

Bulletin de l'Association des Amis de  
**Robert Brasillach**

**145**  
Printemps  
2019

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*



## Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3

[brasillach@europae.ch](mailto:brasillach@europae.ch)

[www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch)

blog : [arb6245.over-blog.net](http://arb6245.over-blog.net)

### Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève

Daniel Todeschini, trésorier, Genève

Monique Delcroix, trésorière, France

Peter Tame, vice-président, Belfast

Conseillers: Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,

Anne Brassié, Bruno Bardèche,

Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. — / 50 €

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse** : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

**France** : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX,

BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France ou

Compte 00057000342;

IBAN FR76 3000 3002 9500 0570 0034 266

**Belgique** : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,

Compte 310-1663442-75;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays** : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,

CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

## SOMMAIRE

Page 3: Presse : Il y a quarante ans, dans *Altair*.

Page 4: La République amnésique, *Le Monde*: hommage à Robert Brasillach, *Boulevard Voltaire*.

Pages 5-6: Intervention du 6 février 2018 à la soirée des ARB à Paris.

Page 6: Théâtre: « *La reine de Césarée* » à Paris; *Présent*.

Pages 7-10: Théâtre: « *La reine de Césarée* » aux Arènes d'Avanches (1957), Ph. Junod, président des ARB.

Pages 11-13: Archives: M. Bardèche, *La reine de Césarée* (1973).

Pages 14-17: Entretien à *Rivarol*, janvier 2019, Ph. Junod, président des ARB.

Page 17-19: Réédition: *Six heures à perdre* de R. Brasillach: *Lectures Françaises*; Overblog, *Syndicat des journalistes et écrivains*; Terre & Peuple.

Pages 19-21: Réédition: *La Conquérante* de Robert Brasillach: Jeune Nation; prospect éd. Pardès; Brasillach, La jeune fille et le Maroc de Lyautey.

Pages 22-25: Réédition: *Le Marchand d'oiseaux* de R. Brasillach, Livr'arbitris; *Valeurs actuelles*; prospect éd. Pardès; *Rivarol*.

Page 25-27: Réédition: *Le voleur d'étincelles*, Arnaud Robert; prospect éd. Pardès; *Rivarol*.

Page 28: Brasillach, le délicat poète, *Rivarol*; Communiqué de presse: Audiard et Brasillach.

Page 29: Réédition: *L'enfant de la nuit*, Patrick Chabannes.

Pages 30-31: Mémoires: Quand Le Pen parle de Brasillach, Monique Delcroix.

Page 31-33: Presse: Brasillach, Brigneau, Madiran, *Présent*.

Pages 34-37: Histoire: *Les enfants terribles du XXe siècle*, *Le romantisme fasciste*, Bousquet, *Éléments*.

Pages 38-39: Ils nous ont quittés, *Lectures Françaises*.

Page 40: INDEX

Chers ARB,

Nous espérons sortir cette livraison à l'occasion de notre soirée du 5 février, mais de corrections en modifications de dernière minute ainsi qu'un emploi du temps terriblement chargé de votre serviteur, nous sommes déjà en mai. Le numéro suivant devrait vous parvenir en début d'été.

Difficile de tirer un bilan définitif de l'année écoulée qui a marqué le 70e anniversaire de la constitution des ARB, mais force est de constater que notre assemblée générale 2018 et notre réunion de février ont connu un franc succès. Notre conférencier, Jacques Boncompain, auteur d'un *Dictionnaire de l'épuration des gens de lettres: Mort aux confrères !*, dont nous espérons publier l'intervention, a démontré avec brio sa maîtrise du sujet en même temps qu'une érudition devenue rare. Chacun est reparti ravi, quand bien même nous n'avons pu satisfaire que peu d'acheteurs potentiels de l'ouvrage dont nous n'avions que quelques exemplaires.

Si nous n'avons pas tenu notre pari de convaincre nos membres, loin s'en faut, de nous amener chacun un nouvel adhérent, le recrutement se confirme avec, ce qui est encourageant, des jeunes qui attestent que les ARB ne sont pas un club d'anciens combattants.

Et parmi ces nouvelles recrues, un créateur de sites internet qui doit nous livrer une mouture entièrement revue... et corrigée de notre site, quelque peu à l'abandon ces derniers temps. Merci à lui. Reste notre incontournable blog, régulièrement mis à jour par Manuel Heu et qui vous informe de tout ce qui se dit et s'écrit sur Brasillach et Bardèche.

Au sujet de Maurice Bardèche, signalons la toute récente réédition de *Qu'est-ce que le fascisme ?* chez Kontre Kulture (144 pages, commande auprès des ARB, prix: 15 € + port).

Enfin, nous avons noté la récente sortie de *Robert B. sept nuances de gris*, un roman de François Jonquères, paru chez Pierre Guillaume de Roux et qui suscite d'ores et déjà une polémique dont nous rendrons compte dans notre Bulletin.

Bonne lecture.

Le Président

Le n° 16 était entièrement composé de poèmes en hommages à Robert Brasillach. Ceux-ci ont été depuis lors réunis en volume dans l'ouvrage "Trente-cinq poètes chantent Robert Brasillach". (Toujours disponible à notre revue: 10 €). Pierre Dudan, le joyeux chanteur poète romancier compositeur interprète participe à l'affaire. L'homme de "Clopin-Clopant" et du "Café au lait au lit" est en effet un ami de notre revue:

### JE RELIS BRASILLACH

Comme elle est froide et nue  
Cette pluie sur la rue...  
Comme il est noir le lac...  
Et cette eau dans les flaques,  
Comme elle tombe des nues...  
Un doux déchirement sourd en mon âme émue...  
Je relis Brasillach...  
Cette voix que l'on tue  
Et qui défie l'oubli.  
Je relis...  
Cette voix qui jamais ne s'est tue.  
Je relis Brasillach...  
Sa voix me rassérène,  
Sa voix jaillie de Fresnes  
Me venge et m'ennoblit.  
Je relis, je relis...  
Et la pluie sur le lac  
Devient clarté du jour,  
Devient frisson d'amour...  
Je relis Brasillach...  
Pour la millièème fois  
Et j'en pleure de joie,

Pierre DUDAN

Un très grand poète, Xavier de Magallon, qui fut ami de Maurras et de Pierre Pascal et traduisit en vers les Bucoliques de Virgile, est au générique du même numéro:

### BRASILLACH

Debout, fier, calme et tel que tu le chanteras  
O Muse: vois le fils de la Grèce et de Rome  
L'aède, le penseur, le philosophe, l'homme  
Fait face aux meurtriers grimés en magistrats.

Les cruels chats perchés, les yeux gris, le front bas  
Que la honte dévore et que leur crime assomme  
Insultent au héros, mais la gloire le nomme;  
Il est prêt au dernier de ses fameux combats.

Vainqueur, il tombe... On voit s'affliger la misère;  
Un sourd frémissement parcourt la France entière  
Mais enlaçant leurs Noms d'un immortel laurier.

Peur la solennité des plus hauts sacrifices  
L'Histoire élève aux cieux dans les divins calices  
Le sang de Brasillach et le sang de Chénier..

### OFFRANDE A BRASILLACH

J'ai appris qu'un poète  
A été fusillé:  
Crachats sur le trottoir des rêves,  
Tels sont les yeux de ses bourreaux.  
Au long des ruines du faubourg, un enfant  
malingre  
Vend des violettes:

Voilà de quoi j'ornerai  
D'un bouquet à deux sous la tombe du poète  
Qui est partout.

Robert THERAULT



Xavier DE MAGALLON

Durant le mois d'août, Boulevard Voltaire fait découvrir à ses lecteurs un livre récent que la rédaction a apprécié. Chaque jour, un nouvel extrait est publié. Cette semaine, *La République amnésique*, de Thierry Bouclier.

THIERRY BOUCLIER

## LA RÉPUBLIQUE AMNÉSIQUE

Préface de Frédéric Rouvillois



Nouvelle édition revue et augmentée

terra  
mare

L'écrivain Robert Brasillach, fusillé le 6 février 1945, est passé progressivement du purgatoire à l'enfer médiatique. Il n'est plus possible de citer son nom sans soulever un tollé. Jean-Marie Le Pen en a fait les frais le 18 février 2012 en récitant, à la fin d'un discours prononcé à Lille, un passage de son merveilleux poème « L'enfant honneur ». Oser prononcer quelques vers de Robert Brasillach ! Le mauvais goût absolu. Le raccourci est désormais imparable. Robert Brasillach a été condamné pour faits de collaboration. Les collaborateurs étaient des nazis. Donc celui qui apprécie l'œuvre de Robert Brasillach est un nazi.

Ce sectarisme n'a pas toujours existé. Le 7 février 1970, pour le vingt-cinquième anniversaire de son exécution, le journal *Le Monde* consacre deux pleines pages à l'auteur des poèmes de Fresnes. Le quotidien de référence pèse le pour et le contre. Le dossier est présenté par Pierre-Henri Simon, de l'Académie française : « *Nous essayons dans ce journal de maintenir les traditions de l'esprit*

*libéral, dont une exigence est de bien regarder les personnages agissants ou entraînés dans les confuses mêlées de l'Histoire, en ne les tenant jamais quittes de leurs responsabilités, mais en ne les jugeant jamais sans un grand souci de distinctions nécessaires.* » Et l'académicien de poursuivre : « *Cette sorte de génie de l'amitié que ceux qui l'ont connu ont admirée en lui, la forme de son imagination excitée et non alourdie par l'ampleur de sa culture, son ivresse d'être jeune, cernée par l'obsession de la mort qu'il souhaitait parfois précoce et tragique pour éviter les déchéances de l'âge, ce mélange de gaieté et de mélancolie, de fantaisie et d'attention, de romantisme et d'intelligence, qui donne à ses essais, à ses romans et à ses poèmes une voix inoubliable et qui a fait de son œuvre un témoignage majeur des mœurs et des idées de l'entre-deux-guerres : toutes ces vertus sont aussi et même d'abord la personnalité du jeune fusillé de Montrouge, et elles méritent des honneurs pour son ombre.* » Vient ensuite une magnifique analyse de son œuvre littéraire par Ginette Guitard-Auviste : « *Une culture étendue, liée à la frénésie de prendre, partout, la température de son époque. Sur le ton cordial de la conversation, la voix nous parle d'une soirée chez les Pitoëff, des arabesques giralduciennes, du Potemkine, des canulars de Normale Sup'. Elle a le même accent naturel pour raconter, avec des mots tout simples – car « c'est la clarté du langage qui laisse le mieux paraître l'obscurité des choses », – la joie dorée des vacances avec leurs plages frangées d'écume où viennent s'évanouir et se reformer les songes. Vie vécue, vie rêvée des romans, à peine sait-on que l'on passe de l'une à l'autre quand, à l'autorité, succède une mélancolie discrète, marque des créations imaginaires.* » Gilbert Comte se penche sur son engagement politique : « *Le "poète fusillé" inspire à ses anciens adversaires quelquefois le pardon et toujours la tristesse* », avant de citer François Nourissier : « *Aucune mise au point de nos sentiments sur l'affaire Brasillach ne serait aujourd'hui satisfaisante si nous ne proclamions pas que l'exécution de l'écrivain fut une erreur politique et humaine, même si la culpabilité du publiciste était flagrante.* »

Boulevard Voltaire, 27 août 2017.

### Le 6 février 45 vécu à Fresnes

Lorsque celui qui deviendra François Brigneau arrive à Fresnes, en octobre 1944, il y retrouve Robert Brasillach, qui lui aussi vient d'y être incarcéré. Bien évidemment, Robert est désolé de savoir que Well est emprisonné, mais il ressent un certain réconfort à revoir celui qui lui rappelle ses derniers mois de liberté.

Ils ont fait connaissance en septembre 1943, au moment de la crise à *Je Suis Partout*, et une forte amitié s'est développée entre eux. Well a trouvé en Robert le grand frère qui lui a toujours manqué.

Pourquoi ce nom de « Well » ? Le vrai nom de François Brigneau est Emmanuel Allot ; or Emmanuel, en breton, se dit Hoël, déformé, par anglicisme, en Well.

Well est cité plus de dix fois dans les lettres écrites par Robert en prison, et autant dans le *Journal d'un homme occupé*. Robert y raconte que les grandes relations de couloir sont Well et Benoist-Méchin.

En prison, Well écrit sur de petits cahiers, qu'il a toujours gardés, lui qui ne conservait pas beaucoup d'archives. On y trouve de nombreuses allusions à Robert, qu'il s'arrange pour retrouver dans la file des colis ou pour voir en passant « par hasard » devant sa cellule, dont la porte reste ouverte. Lorsque Robert est transféré dans une des cellules de condamnés à mort, c'est par des billets glissés dans des tubes d'aspirine qu'ils communiquent.

Vous connaissez tous « Le testament d'un condamné ». Une strophe y est dédiée au petit Well :

« Cher Well, notre sainte colline,  
« Le petit peuple du marché  
« La rue grouillante où l'on chemine  
« Les charrettes des maraîchers,  
« Ils sont à toi, ami têtue  
« Qui dans l'ombre toujours devines  
« Ce que l'espoir jamais battu  
« Malgré l'apparence dessine. »

C'est bien sûr la rue Mouffetard que Robert lègue à Well.

C'est après la mort de Robert que Well recevra sa dernière lettre, publiée pour la première fois dans un des Cahiers intitulés *A Fresnes au temps de Robert Brasillach*. Robert y redit combien cette amitié a compté pour lui, et exprime le vœu que Well échappe au plus vite à la prison.

François Brigneau, dans ces Cahiers consacrés à Fresnes, a raconté sa dernière entrevue avec Robert. Grâce à la complicité d'un maton (achetée à coups de cigarettes), il a pu se précipiter dans la cellule où se trouvait Robert. Il a été frappé par la lumière de son regard, « venant d'un autre monde ».

Je reprends l'expression de Robert : « Qui dans l'ombre toujours devines / Ce que l'espoir jamais battu / Malgré l'apparence dessine. » Les matins qui précèdent le 6 février, Well tremble pour Robert mais ne peut s'empêcher d'espérer la grâce, en faveur de laquelle il sait que de nombreux écrivains et artistes sont intervenus. Chaque matin, il guette les bruits dans la prison : si l'on entend le roulement des chariots transportant le café devant les cellules, c'est qu'il n'y aura pas de mise à mort ce jour-là.

Le 5 février au soir, Well veut se rassurer : ils n'oseront pas fusiller Robert le jour anniversaire du 6 février 34... Mais le lendemain, c'est un silence assourdissant qui le réveille.

La nouvelle tombe : des hommes en noir se dirigent vers une cellule des condamnés à mort, on vient chercher quelqu'un.

— C'est un droit co !  
Mais tout de suite après :  
— Non, c'est Brasillach...

François Brigneau a toujours eu du mal à évoquer Robert à Fresnes, quittant la prison pour aller vers la mort. Ce souvenir, a-t-il écrit, est toujours resté en lui « dur et noir comme de la pierre ». Il a donné un texte aux Amis de Robert Brasillach en 1965. Chaque année, dans les différents titres auxquels il collaborait (*Minute, Présent, National-Hebdo...*), il marquait le 6 février et le souvenir de Robert, redisant combien cet anniversaire lui était pénible. Il répond à Jean Cochet dans *Présent* du 6 février 1985 : « Il y a 40 ans cette année, j'ai eu le temps de ne pas oublier. »

Si François Brigneau a été celui qu'il est devenu, c'est grâce à Robert Brasillach. Pas seulement parce que c'est lui qui l'a lancé dans l'écriture, mais parce qu'il a toujours gardé le souvenir d'une rencontre avec un homme exceptionnel, par l'esprit, par le caractère et par le cœur. Un homme qui lui a appris, s'il avait eu besoin de s'en souvenir, à ne jamais se renier. Dieu sait que sa trajectoire eût été différente s'il avait mis ses idées sous le boisseau !

J'ai réécouté son discours au banquet des 1 000 de *Présent*, en 1986. Je vous en lis un extrait :

« Il faut vivre avec. Il faut revivre le matin dans la cellule avec le froid et l'odeur des larmes sur la pierre. 41 années d'une vie où on a essayé de ne pas trop se souvenir sans réussir jamais à oublier. Cela aide. La politique c'est aussi cela. Et pour moi, c'est surtout ça. Les voix, ça compte dans les urnes mais dans la nuit, ça compte aussi. Surtout quand elles rappellent la colline et l'ami têté. J'aime bien, avant l'aube et l'heure qui fut pour lui la dernière, monter dans nos étages de la rue d'Amboise et, en attendant la lumière du jour, travailler pour vous, avec vous, au retour du matin. »

François Brigneau a été un des plus grands polémistes du XXe siècle. Sa plume était une arme de combat. Pourquoi combattait-il ? Pour défendre ce qu'il avait reçu en héritage, sa civilisation, sa langue, son pays. Or, dans cet héritage, un élément essentiel restait le souvenir de Robert Brasillach.

Anne Le Pape

## THÉÂTRE : *La reine de Césarée* à Paris (2018)

10 *Présent* - Samedi 3 novembre 2018

THÉÂTRE

# “La reine de Césarée”

■ Louison Tellier  
redaction@present.fr

UNE DERNIÈRE FOIS au TNO le  
vendredi 9 novembre à 20h 45

Dans sa biographie de Corneille, Robert Brasillach avait avoué son indulgence pour la tragédie *Tite et Bérénice* de cet auteur, éclipsée par la *Bérénice* de Racine. Prisonnier dans un Oflag après la défaite de 1940, il décida de traiter ce sujet à son tour : *La Reine de Césarée*, publiée en 1954, est la *Bérénice* en prose de Brasillach, son œuvre dramatique la plus connue (les deux autres étant *Étéele et Polynice*, et *Domrémy*).

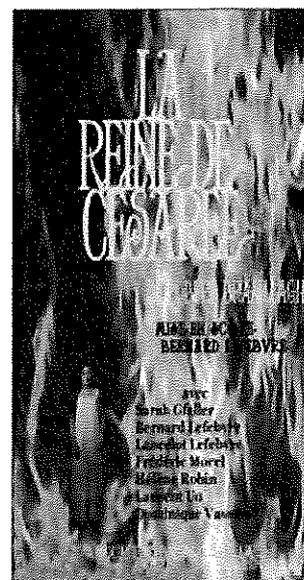
Pour en apprécier la valeur, il convient sans doute de faire abstraction du sort malheureux de son auteur et d'oser la comparer, précisément, à la *Bérénice* de

Racine – le chef-d'œuvre de celui-ci d'après certains critiques, qui mettent l'accent sur le dépouillement d'une trame exclusivement fondée sur l'évolution des sentiments et la fluidité aérienne de la versification.

Brasillach revisite le mythe de façon radicale. Si le dernier voyage de Bérénice à Rome se solde par un échec, c'est d'abord parce que l'Occident et l'Orient ne sauraient se mélanger ; que Rome ait pu concevoir qu'Israël, ayant renié, par la mise à mort du Christ, sa mission purement spirituelle et bien qu'apparemment soumis par les légions de Titus, se vengerait en la pourrissant de l'intérieur n'en constitue pas moins une hypothèse hardie. Si finalement Bérénice décide de rentrer à Césarée, c'est parce qu'elle accuse quatorze ans de plus que Titus, et qu'elle sait qu'à l'épreuve du temps, cet

écart d'âge deviendra insupportable. Tout cela compose un univers fort éloigné du moule racinien, mais qu'il est possible de lui préférer d'un point de vue... géopolitique. Surtout, Brasillach, qui n'a pas hésité à incorporer à son texte un extrait du *Cantique des cantiques*, y fait passer à la fois le souffle de la jeunesse et l'accent plus grave de la maturité.

Les époux Lefebvre, qui incarnent le couple mythique, sont des passionnés à ce point maîtres de leur rôle qu'on oublie, précisément, leur âge voisin, et même les cheveux longs de l'empereur, qui peuvent surprendre au premier abord ! Geoffrey Carlassare (Paulin) et Hélène Robin (Phénice) symbolisent la « génération d'après », avec sa passion et sa dureté (leur couple survivra-t-il au déchirement de celui de leurs maîtres ?).



Frédéric Morel, enfin, compose un Antiochus subtil et détaché d'un réel intérêt. Allez les applaudir : ils ne vous décevront pas.

## THEÂTRE : *La reine de Césarée aux Arènes d'Avanches* (1957)

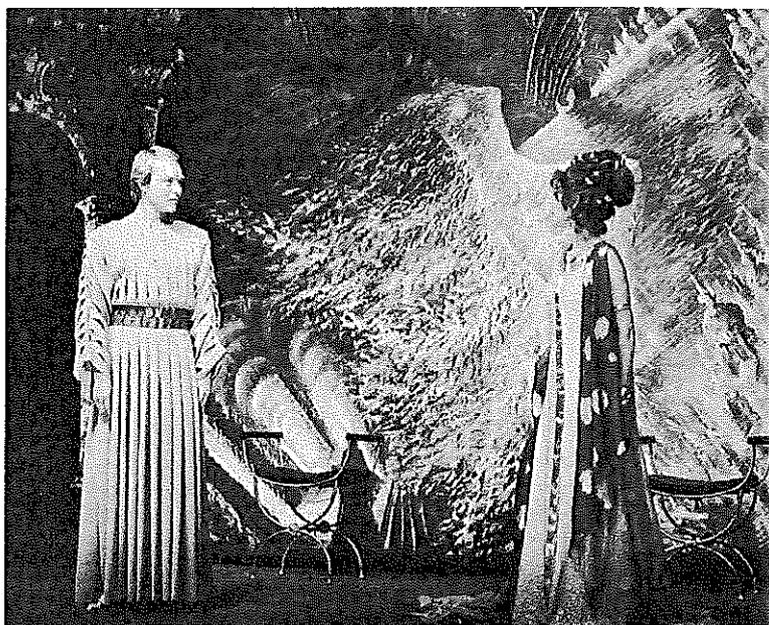


La « Bérénice » de Robert Brasillach (1954, Les Sept Couleurs) sera programmée pour la première fois (avant Paris où elle provoquera des manifestations devant le théâtre qui conduiront à son interdiction) dans les magnifiques arènes de la cité antique d'Avanches, la capitale de l'Helvétie des Césars, dans le canton de Vaud, en juillet 1957, en alternance avec la tragédie de Tristan l'Hermitte, Mariamne, qui vit le jour la même année que *Le Cid* de Corneille (1636), sous Louis XIII, et connu alors un succès pour le moins équivalent.

La pièce du jeune page libertin que l'on surnomma « le bouffon du grand monde » et celle du poète de Fresnes déclinent chacune à leur façon « le délire passionnée de Racine ». Chez l'Hermitte, « Hérode est le représentant à Jerusalem de l'empire romain. Originaire d'Idumée, pays réduit en esclavage par la Judée, cet Arabe devenu roi des Juifs se venge et tue, entre autres, Aritobule, le frère de sa femme Mariamne, princesse de sang juif ». Déchiré par ses obsessions et prisonnier de ses sentiments, Hérode livrera Mariamne, accusée de trahison, au bourreau, avant de comprendre, trop tard, l'innocence de la jeune reine. Dans le dernier acte, « fou de douleur, il appelle alors la foudre sur lui comme sur les Juifs, et prévoit l'écroulement de Jérusalem ».

On voit les ressorts communs aux deux pièces. Celle de Brasillach s'ouvre dans le palais de l'empereur Titus. « Celui-ci a étendu la puissance et la force romaine dans l'univers entier. Il a fait de l'homme, de la Créature, une image en parfaite harmonie avec la Beauté, la Grandeur et les vertus du sang. Les races étrangères, soit-disant inférieures, ont été anéanties ; cependant Titus est seul ; il vit dans une sorte d'angoisse, malgré l'attachement de Paulin, jeune néophyte qu'il a formé selon ses principes de grandeur, et ceux qui entourent Titus sentent grandir en eux leur inquiétude. » On connaît la suite de ce drame actuellement joué au théâtre de Jeener (théâtre du Nord-Ouest) à Paris, et qui tient dans les retrouvailles entre Titus et Bérénice, reine de Palestine, dont il fut jadis l'amant mais que les lois de Rome lui interdisent d'épouser, car de race étrangère. L'Empereur sacrifie ses sentiments sur l'autel des devoirs que lui imposent sa fonction et les lois de la Cité. *Dura lex sed lex...*

Les pièces seront mises en scène par Daniel Fillon, qui réalisa également en ces arènes l'« Antigone » d'Anouilh et « Montserrat » d'Emmanuel Roblès, et Bérénice sera magnifiquement interprétée par la troupe d'Alice Cocéa, celle-ci endossant naturellement le rôle de la reine de Césarée.



Pierre Vanek, Jacqueline Gauthier.  
Titus. Voici Bérénice. Voici celle qu'il  
avait juré de ne plus revoir.

« Après avoir révélé et imposé au public, avec l'appui de la critique des écrivains tels que Maurice Clavel, Jules Roy, Yves Florenne, Roger Garaudy, Jacques Panigel, Guy Verdot Jean-François Noël, Jean Mogin, et rendu au romantisme la faveur du grand public en créant des œuvres de Goethe et de Schiller (...), je suis heureux d'ajouter à cette liste les noms de Robert Brasillach et Tristan l'Hermitte dans la version scénique d'Hilaire Theurillat. Je remercie Mme Alice Cocéa pour son apport à la création de Bérénice. » (Avant-propos de Raymond Hermantier, directeur artistique, dans le programme de présentation.)

La brève biographie de Brasillach que nous reproduisons ci-après figure dans la plaquette de présentation des deux pièces ; elle a vraisemblablement été rédigée par Pierre Favre, président de l'Association des Amis de Robert Brasillach, fondée en 1948 à Lausanne ; qui apparaît par ailleurs dans le Comité d'honneur des Arènes, aux côtés notamment du Général Henri Guisan, du président du Grand Conseil ainsi que celui du Conseil d'Etat vaudois, de divers conseillers d'Etat, des Présidents du Conseil d'Etat de Fribourg et de Neuchâtel ; difficile d'imaginer aujourd'hui de telles personnalités acceptant que leur nom côtoie celui d'écrivains maudits comme le poète fusillé un matin du 6 février 1945. *O tempora, o mores...* :



Bernad Girardeau, Béatrice Agenin.  
Paulin. J'aime bien quand tu te montres softe et romanesque..

« L'auteur de *Bérénice*, notre contemporain était un écrivain de grand talent, un journaliste et critique littéraire hors pair, un délicat poète. Durant l'époque terrible de l'occupation, Robert Brasillach, alors rédacteur en chef de « *Je suis Partout* » abandonne le journal en juillet 1943. Il écrit ceci : « J'ai renoncé à une importante situation matérielle plutôt que d'écrire contre ce que j'estimais la vérité. Je n'en éprouve aucune fierté, mais je tiens à le souligner, quand tant de gens ont, au contraire, sacrifié ce qu'ils croyaient la vérité à leur situation. » [Extrait de l'article de Pierre Dominique publié dans le *Crapouillot* n°37.]

Il n'est plus d'accord avec la majorité des rédacteurs. A part quelques articles qui paraîtront dans la *Révolution Nationale*, l'*Echo de la France*, la *Gerbe*, il va dès lors, se confiner dans une retraite volontaire. En juillet 1944 il est en province chez ses parents. Il revient à Paris.

Brasillach refuse de partir pour l'Allemagne, refuse même d'aller en Suisse ou en Espagne, mais quitte son appartement le 19 août, pour se dérober aux violences qu'il prévoit.

Comme on ne le trouve pas, on arrête sa mère, son frère, son beau-frère. C'est afin de le forcer à se rendre. Dès qu'il apprend l'arrestation de sa mère, il se constitue prisonnier.

Puis Brasillach revêt le costume des condamnés à mort. On lui met aux chevilles des chaînes qu'il gardera jour et nuit. Il dormira enchaîné, cela durera seize jours et seize nuits. Lui, cependant, écrit : « Je n'ai jamais eu de bijoux, ni bague, ni chaîne aux poignets. Ce sont choses mal vues chez nous, mais on m'a mis la chaîne aux pieds. »

Robert Brasillach fut fusillé le 6 février 1946. Né en 1909, il écrit *Bérénice* durant ses mois de captivité à Neuf-Brisach, en 1940. C'est une pièce jeune, écrite par un homme dans la force de ses trente et un ans. »

En 1958, dans leur septième livraison, les *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*\* ouvrent un premier volet consacré à « la création de la *Bérénice* de Brasillach », soit essentiellement une bibliographie des critiques consacrées aux représentations de la pièce à Avenches en juillet 1957. Pierre Favre nous invite, en introduction, à relire l'article écrit en 1944 par Maurice Mercier, *Une vraie tragédie*, reproduit en 1954 dans les *Cahiers des ARB* n°4, texte faisant suite à une émouvante lecture de la pièce, dans un jardin aux portes de Paris, par la regrettée Ludmilla Pitoëff ; mais c'est durant l'été 1940, dans les Oflag VI.B et VI.A que seront données les premières lectures publiques de *Bérénice*.

« Ces deux pièces expriment des sentiments vrais. Cela compte à notre époque de faux romantisme ! *Bérénice* est une œuvre à la fois puissante, généreuse, tendre, courageuse et bien écrite, ce qui est plutôt rare de nos jours. » R. Hermantier, *La Suisse*.

Il est aussi particulièrement instructif de relire, après 60 ans, les articles élogieux parus dans journaux de l'époque : *La Nouvelle Revue de Lausanne* : « La *Bérénice* de M. Brasillach est peut-être bien la tragédie la plus achevée, la plus vivante, la plus attachante et vraie qui ait été écrite en ce siècle. » ; *La Gazette de Lausanne* : « *Bérénice* est le drame vigoureux du courage devant la vie. Mais c'est bien plus encore le duel de l'ordre romain et de la tentation orientale. De l'ordre romain sur lequel tente de souffler le vent mortel des steppes et de l'Asie. » ; *La Liberté* : « Il y a dans la tension

psychologique du protagoniste (...) comme dans la langue du drame, quelque chose qui fait songer à Montherlant. Une langue sacrée, suggestive, du plus pur métal. Ce qui m'a le plus frappé dans cette pièce, c'est qu'elle atteint une résonance universelle (...) » ; *La Tribune de Genève* : « L'un des plus beaux textes dramatique du siècle » ; *Le Figaro* : « ...l'auteur a découvert le secret du style dramatique ; qu'il s'est naturellement coulé dans un phrasé musical ; qu'il en a trouvé d'instinct le souffle, la grandeur ; (...) Devant le destin de Brasillach, essayons d'oublier certaines influences littéraires, trop sensibles, pour ne voir que les promesses d'un talent qui n'a pas eu le temps de mûrir. » ; *Feuille d'Avis de Lausanne* : « (...) Bérénice est une pièce d'une grande beauté. Beauté de la langue d'abord, riche, souple et dense, d'une prose rythmée, marquée peut-être d'un certain intellectualisme mais incontestablement œuvre d'un poète sensible et passionné. » ; *Le Fribourgeois* : « (...) Il reste une tragédie d'une singulière grandeur et qui, elle, brillera comme une étoile au ciel des années 40 du siècle. » ; *Le Journal de Genève* : « La Bérénice de Robert Brasillach est une œuvre accomplie. » ; *Le Journal d'Yverdon* : « (...) le « peuple au cou raide » était envoûté, il a applaudi magnifiquement et bruyamment. » ; *Le Journal de Payerne* : « Le texte de Robert Brasillach est au-dessus de tout éloge. » ; *Le Démocrate* : « A qui lit la Bérénice de Brasillach, la beauté du texte ne peut échapper. (...) Le style est remarquable (...) » ; Et sans oublier, dans *La Suisse*, le texte, trop long pour être cité, du Genevois Jacques Aeschlimann, dramaturge lui-même et fidèle ARB de la première heure, qui qualifie la pièce de chef d'œuvre. Suivent, par soucis d'exhaustivité, les lignes publiées dans le *Franc-Tireur* qui reconnaît qu'on ne peut écrire que Bérénice est seulement une pièce fasciste et antisémite, car on y décèle de beaux éclats lyriques ; *Le Soir de Bruxelles, Dimanche-Midi* et le quotidien socialiste vaudois *Le Peuple*, qui semble s'étonner, toute honte bue, « qu'on ait inscrit au programme le nom d'un écrivain dont la valeur est contestée en France non pour des raisons littéraires, mais politiques. C'est là intervenir dans les affaires intérieures de la France ». Il fallait oser.

Mais seul *Le Monde*, déjà haute référence morale en matière de presse d'opinion et « moniteur du clan de Mendès-France », pour reprendre l'expression de Henry Jamet dans *Le Fribourgeois*, saura se distinguer par ses déjections sur Brasillach, considérant *Bérénice* comme une pièce à thèse, cette thèse étant naturellement celle du fascisme ! Ainsi, le fantôme du rédacteur de *Je Suis Partout* rôde autour de Bérénice, Alice Cocéa s'est fourvoyée dans une galère, le festival – crime suprême – est patronné par les *Amis de Brasillach* et « la presse suisse dans sa presque totalité, en rendant compte de la pièce, a fait le procès de la Libération », pas moins !!! Et « comme la plume de Brasillach est pleine de subtilité, les relents de (son) idéologie n'en sont que plus savamment distillés et plus pénibles ». Nous vous épargnerons le reste.

Pierre Favre nous renvoie à la réponse qu'il a adressée au quotidien français en le priant de l'accueillir dans ses colonnes : « la vérité, précise-t-il, fût-elle littéraire, paraît faire peur aux gens du Monde » qui, faut-il s'en étonner, a refusé de la publier. De son côté Jean Madiran publie dans *Rivarol* sa propre réponse au *Monde* et dissèque point par point les accusations nauséabondes de Melle Vichniac.

Ce dossier de presse se poursuit par un article paru dans *La Tribune de Genève* sous la plume d'Alfred Roulet ; un entretien, toujours dans la *Julie*, entre Georges Bratschi, collaborateur à la TdG et Raymond Hermantier, cité plus haut et les « Réflexions sur le festival dramatique d'Avenches » de Jean-Roger Rebierre dans *L'Express* de Neuchâtel.



Pierre Vaneck, Jacqueline Gauthier.  
*Bérénice*. Il n'y a plus de temps...

*Last but not least*, le dossier se ferme sur un texte du président de l'Association des écrivains vaudois, Henri Perrochon : *Qui était la reine Bérénice ?* qui rétablit la vérité historique quant au personnage central de l'œuvre de Corneille, Racine et Brasillach. Bérénice, « une princesse juive qui comptait dans son ascendance plus d'un ancêtre arabe. Parmi ses arrières grands-mères figuraient une Salomé, redoutable et artificieuse, et une Mariamne, belle, majestueuse et hautaine. Son père Agrippa était pieux, débraillé et dépensier. Sa mère, Cypros, une femme de tête, épouse dévouée et digne ». Elevée successivement dans la région de la mer Morte, en Galilée puis à Césarée, son père obtint de l'empereur Claude, Jérusalem et la Judée. Mariée à 13 ans, veuve à vingt ans, elle demeura reine de Chalcis au Liban, avant de rencontrer Titus âgé de vingt-six ans, durant l'hiver 67. D'une beauté incomparable, vigoureux, meneur d'hommes, excellent cavalier,

remarquablement cultivé, poète et musicien accompli, mais aussi cruel, jaloux, emporté et passionné, l'Empereur séduit la reine qu'il quitte en 71, lourd de regret mais fidèle aux lois de la Cité. Refusant de s'avouer vaincue, Bérénice fera le voyage à Rome et s'installera au palais aux côtés de Titus qui n'avait pas contracté de nouveau mariage. Cette liaison « officielle » scandalisait certains et fut à l'origine de révoltes. Peu avant la mort de Vespasien, celle qui se voyait déjà impératrice, fut renvoyée par Titus, manifestation politique ou crainte de l'opposition ? Titus devint un autre homme, stoïque pénétré de sentiments humains, qui ne prononcera plus jamais de condamnation à mort. Bérénice quitta Rome mais resta en Italie, persuadée que l'Empereur la rappellerait à ses côtés, espoir déçu. Retour à Rome et refus de Titus de la recevoir. « Désormais comme un vain fantôme, Bérénice s'évanouit dans la nuit de l'histoire. On ne sait rien de sa retraite ni de sa mort. » Il faudra attendre des siècles pour que la princesse juive acquiert l'immortalité par la grâce des grands poètes Corneille, Racine et enfin Brasillach.

Notons pour terminer que l'année suivante, en 1958, *Les Cahiers des ARB* n° 8 consacreront leur dossier central à « la bataille de « la Reine de Césarée » pour évoquer la représentation à Paris, en novembre 1957, de la pièce de Brasillach, épisode mieux connu de nos lecteurs français. « Ce qui m'effraie, c'est l'intolérance des Français les uns vis-à-vis des autres » écrivait Brasillach dans *Six heures à perdre*. Mais ce dossier comprend également de précieuses informations complémentaires sur le spectacle joué à Avenches quelques mois plus tôt, comme les pressions qui s'exercèrent sur la radio suisse romande pour empêcher la diffusion de Bérénice qui sera tout de même programmée par Radio-Lausanne le 26 novembre 1957.

Au sommaire de cette livraison des Cahiers : Bérénice à Paris ou La bataille de la Reine de Césarée par Pierre Favre ; Comment fut jouée Bérénice ; La bataille de la Reine de Césarée : I Avant première : Les pouvoirs publics et la Reine de Césarée ; Extrait du Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris ; Deux lettres sans commentaire ; Polémiques et controverses ; Que pensaient-ils de l'interdiction ? Réaction des écrivains sur l'interdiction éventuelle de la pièce ; Les répliques « censurées », par J.F. Devay ; La graine de violence, par Dominique Antoine ; II L'accusation ; III *L'Express* ouvre un débat : Les oracles de J.-P. Sartre, La réponse de Maurice Bardèche ; IV Le Cantique des cantiques ou l'inutile débat ; V La défense ; VI Rien que « La Reine de Césarée » ou la parole est à la critique.

Jacqueline Gauthier et Pierre Vaneček, vus par Jean Latta. (Minito N° 571. 21-2-731.)



Ph. Junod, président des Amis de Robert Brasillach

Présent, 6 septembre 2018

(Les Cahiers des ARB numéros 7 et 8 cités dans cet article sont encore disponibles auprès de l'Association. Pour tout renseignement : ARB, cp 3763, CH-1211 Genève 3 ; [brasillach@europae.ch](mailto:brasillach@europae.ch))

L'article de Maurice Bardèche, qui suit, a été publié dans le n°523, 1<sup>o</sup> août 1973, de *l'Avant scène* consacrée à *La Reine de Césarée* de Robert Brasillach.

Maurice Bardèche

## LE DON DE L'ÉMERVEILLEMENT

Robert Brasillach est l'un des meilleurs écrivains du 20<sup>e</sup> siècle et pourtant son nom est peu connu du grand public. C'est le résultat d'une conspiration du silence organisée depuis près de trente ans, parce que trop de gens ont intérêt à ce que l'opinion ignore « l'erreur » dont on s'excuse aujourd'hui sur le désordre et la violence de « l'épuration » de 1945, qui frappa tant de Français innocents. Cette omission systématique et opiniâtre est si générale que la plus récente édition du *Petit Larousse*, fort obséquieuse à l'égard des comparses officiels et des figurants de l'actualité, ne mentionne même pas son nom : bel exemple de pusillanimité. Malgré ce silence, les lecteurs de Robert Brasillach ne manquent pas. Les universités étrangères ont consacré à son œuvre des thèses importantes, ses œuvres complètes ont paru dans une grande collection et beaucoup de jeunes lecteurs découvrent avec ravissement cet écrivain dont on ne leur a jamais parlé.

*La reine de Césarée* occupe une place à part dans l'œuvre de Robert Brasillach. Car il fut surtout critique, essayiste et romancier. Il était né en 1909 à Perpignan, ses parents étaient catalans l'un et l'autre et de familles établies depuis longtemps. Il rappelait avec fierté que la famille de sa mère était originaire de la montagne et que son nom, qui avait donné naissance à de nombreuses branches, se rattachait évidemment à l'occupation arabe au temps où Narbonne et Orange étaient les capitales des princes sarrasins dont on parle dans les « chansons de gestes ». Son père, saint-cyrien, officier de l'état-major de Lyautey, fut tué en novembre 1914. Sa mère, restée seule avec deux jeunes enfants, se remaria quelques années plus tard avec un médecin qui vint s'établir comme chirurgien à Sens. C'est là que Robert Brasillach passa sa jeunesse et fit ses études. A seize ans, après son baccalauréat, il quitta le lycée de Sens et vint au lycée Louis-le-Grand à Paris pour y préparer l'examen d'entrée à l'école Normale Supérieure où il fut reçu en 1928. A Louis-le-Grand, il avait eu pour camarades Lucien Paye, Jacques Talagrand, qui prit ensuite le pseudonyme de Thierry Maulnier, Maurice Bardèche, Henri Queffelec, Paul Guth, Roger Vailland. A l'École Normale Supérieure, il retrouva Jacques Soustelle, Léopold Senghor, Georges Pompidou, inconnus parmi lesquels il faisait figure de jeune prodigue, ayant déjà



Robert Brasillach.

publié à vingt et un ans un délicieux et important essai sur Virgile, et titulaire un an plus tard d'un des feuilletons de critique littéraire les plus importants de Paris, celui de « l'Action Française ». Il était déjà passionné de cinéma et de théâtre, passant ses soirées chez Dullin, Jouvet ou chez Georges et Ludmilla Pitoëff qui le recevaient comme un des enfants de la maison, invitant René Clair ou Colette à des causeries dans les thurnes de la rue d'Ulm. Cette jeunesse, pauvre et joyeuse, délicieuse par sa gaité et sa liberté, il l'a racontée à trente ans dans un livre de souvenirs intitulé *Notre avant-guerre* qui fait rêver aujourd'hui bien des jeunes gens qui barbotent tristement dans les commentaires de Marx et les lugubres complications du freudisme et de la sexualité.

Ces débuts ne le disposaient guère à aborder avec gravité une carrière universitaire. Dans la riche bibliothèque de l'École Normale Supérieure, il lisait avec fantaisie des écrivains inconnus et charmants de la basse latinité, des poèmes d'évêques barbus contemporains de Louis le Débonnaire ou des œuvres oubliées du 16<sup>e</sup> siècle. Cette érudition raffinée avait peu de rapports avec le programme de l'agrégation des lettres, examen auquel il échoua, en même temps que son ami Thierry Maulnier, à la grande satisfaction du jury fort heureux de prouver que l'université n'avait pas besoin de talents.

Lui, n'avait pas besoin de l'université. A vingt-trois ans, il s'était déjà fait sa place. Son feuilleton littéraire, intelligent, sensible, lumineux, ses premiers romans qui révélaient le charme des quartiers provinciaux de Paris, Vaugirard, Plaisance, Montsouris, son *Histoire du cinéma*, entreprise neuve alors, qui lui inspira un livre resté classique, lui assuraient dans sa génération littéraire un premier rang que personne ne lui contestait. Une jeune équipe de droite s'était alors constituée à la « Revue française » que dirigeait Jean-Pierre Maxence, où Bernanos fit ses débuts : on le retrouvait à « La Revue universelle » autour d'Henri Massis, à la page littéraire de « l'Action française », dans de grands hebdomadaires comme « *Candide*, 1933 », où collaboraient des « anciens » déjà illustres, Paul Morand, Marcel Aymé ; elle représentait un courant de pensée individualiste, rejetant les dogmes, impertinent, iconoclaste, refusait de prendre au sérieux la fameuse « révolution surréaliste » qui n'aboutissait qu'à l'école du charabia et à l'exhibition des névropathies, persiflait les fumisteries prétentieuses de la peinture spéculative, choisissait sans indulgence parmi les « valeurs » nouvelles que la NRF lançait sur le marché littéraire, faisant déjà le tri de l'avenir et saccageant avec allégresse le « marché » sur lequel étaient bâties les grandes fortunes intellectuelles.

Parmi ces joyeux « hussards » qui montraient si peu de respect aux pontifes de la gravité et de l'ennui, Robert Brasillach apparaissait comme un jeune chef de file qu'on suivait avec attention. Mais il avait en outre une « manière » toute personnelle. Car il avait le don de l'émerveillement. Ce qui le passionnait, ce n'était pas de démolir les idoles, d'affirmer au nom de la santé et de la joie de vivre, c'était de partager. Il ressentait avec tant de force la beauté de la vie, la douceur du bonheur simple, le charme des poètes, le plaisir de lire et d'admirer, qu'il éprouvait un besoin impérieux non seulement de le dire, mais de montrer à tout le monde les facettes merveilleuses de ce qu'il aimait et qui était aussi à la portée de tous, trésors qu'on trouve dans les livres et dans les plus humbles instants. Toute sa critique est inspirée par le plaisir qu'il éprouvait à faire miroiter ainsi ce qui est beau, sain et frais, devant lequel il éprouvait le même épanouissement que devant les fleurs, l'été, la douceur des belles nuits. Toute sa critique et, toute son œuvre. Car ses romans relèvent tous d'une certaine qualité de la sensibilité. Si on l'a en soi, il est un guide merveilleux. Il apprend à être heureux : il révèle le bonheur, le bonheur, inconnu de la plupart, qu'il y a dans les petites choses, dans les

plus éphémères et les plus légères caresses de la vie. Et même la tristesse n'est chez lui qu'une ombre un peu mélancolique qui donne de la profondeur et une sorte de brume poétique à ce paysage du bonheur. Saint François de Sales a intitulé un de ses livres *Introduction à la vie dévote* : on pourrait intituler tout l'œuvre de Robert Brasillach « *Introduction à la vie terrestre* ». C'est ce qui explique que tant de jeunes découvrent avec ravissement cet écrivain inconnu. Quand ils ont en eux cette qualité de sensibilité, il leur révèle la vie.

Toute son œuvre, critique comprise, est finalement une « chronique ». Elle est la chronique de ce qu'il a vu, de ce qu'il a aimé, de son temps, de ce qu'il y avait de délicieux en son temps, de la jeunesse qui lui paraissait le plus précieux de tous les dons. Et en même temps, tous ses livres décrivent une certaine attitude devant la vie, dans laquelle il y a le goût du bonheur, celui de la tendresse, du courage, et aussi celui de l'insolence, de la gaieté, de l'humour, de l'anticonformisme, en somme, une sorte d'anarchisme de droite, comme on l'a dit, assez indifférent aux doctrines, et sensible surtout à une certaine poésie de la vie. Tel était Robert Brasillach à vingt-cinq ans, tel qu'on pouvait le découvrir dans ses premiers romans, *Le Voleur d'étincelles*, *L'Enfant de la nuit*, *Le Marchand d'oiseaux*, ou dans ses premiers essais de critique, *Virgile*, *Portraits*, *Animateurs de théâtre*.

L'œuvre de Robert Brasillach prit une direction nouvelle au moment où apparurent en Europe les divisions dramatiques qui devaient conduire à la seconde guerre mondiale. La guerre civile espagnole lui parut une réaction de défense contre l'expansion du communisme. Dans les régimes nouveaux qui s'étaient installés en Italie et en Allemagne, il voyait une réponse moderne, propre au 20<sup>e</sup> siècle, à la fois à la décadence des démocraties libérales et à la menace d'un communisme mondial. Les grands rassemblements fascistes, les manifestations de masses, leur présentation prestigieuse faisaient surgir des spectacles imprévus et grandioses, provoquaient des enthousiasmes presque religieux : cette unanimité de peuples entiers, leur santé, leur force, leurs fêtes enivrantes créaient une atmosphère poétique à laquelle il ne fut pas insensible.

Cette sensibilité aux musiques neuves que portait le siècle donna une résonance plus profonde, plus universelle, aux œuvres que Robert Brasillach écrivit après 1936. C'est l'époque de ses grands romans, *Comme le temps passe*, *Les Sept couleurs*, dans lesquels la tendresse, l'amour de la vie, la mélancolie devant la jeunesse qui s'éloigne ont pour horizon les grands paysages intellectuels que découvrait le voyageur du 20<sup>e</sup> siècle et dans lesquels allait se jouer notre destin. Ce mélange de tendresse et de sentimentalité héroïque lui inspira encore sa magistrale étude sur *Cornelle* dans laquelle on retrouve son sens précis de l'histoire, sa sensibilité à la poésie élizabéthaine, son goût secret d'une certaine préciosité qui renouvelaient entièrement l'image d'un grand écrivain réduit jusqu'alors en pastilles comestibles par les critiques universitaires.

C'est aussi à ce moment que commença pour Robert Brasillach un engagement plus dangereux. On le tenait pour un des meilleurs journalistes de sa génération. Il collaborait depuis plusieurs années à un grand hebdomadaire, « Je suis partout », fondé et dirigé par Pierre Gaxotte. A la veille de la guerre, on lui demande d'en devenir le rédacteur en chef. « Je suis partout » s'adressait à ces Français, assez nombreux à cette époque, qui souhaitaient voir notre pays s'engager dans la voie qui avait assuré le redressement de l'Allemagne et de l'Italie. Ce journal joua un rôle important dans la sévère bataille qui opposait une partie de l'opinion à ceux qui voulaient la guerre. Au premier jour de la mobilisation, Robert Brasillach, lieutenant de réserve, rejoignit son poste dans la ligne Maginot. Pendant les mois d'inaction qui lui furent imposés, par une sorte de prescience, il écrivit ces souvenirs charmants des années heureuses qu'il laissait derrière lui sous le titre Notre avant-guerre.

Il fut fait prisonnier avec l'état-major de la troisième armée. Quelques mois plus tard, le gouvernement français le réclamait pour lui confier le Commissariat général au cinéma. Il démissionna au bout de peu de temps, quand il comprit qu'il ne pourrait s'opposer à la mainmise des Allemands sur le cinéma français. Ses camarades, auxquels l'attachait une vive amitié, avaient fait reparaitre « Je suis partout » à Paris. Il les rejoignit et reprit la direction du journal qui ne changea rien à la ligne politique qu'il avait suivie avant la guerre. Une crise qui survint en septembre 1943 amena son départ. Il avait continué à écrire pendant ces années de guerre. C'est à ce moment qu'il publia son admirable Anthologie de la poésie grecque et un recueil de ses meilleurs portraits littéraires intitulé Les Quatre jeudis.

Robert Brasillach refusa de quitter la France après le départ du gouvernement du maréchal Pétain. Comme on ne le trouvait pas, on arrêta sa mère à sa place. Il se constitua prisonnier pour la faire libérer. On le fit passer devant une des cours de

justice de l'épuration en lui reprochant les articles qu'il avait écrits pendant la guerre. Ce fut un procès d'opinion : il n'y avait rien d'autre au dossier que ces articles. Bien qu'il s'agisse d'idées que Robert Brasillach avait soutenues depuis longtemps, et auxquelles l'occupation n'avait rien changé, il fut condamné à mort pour « intelligence avec l'ennemi ». Une pétition des plus grands écrivains français demandait sa grâce. Le général de Gaulle la refusa. « Son grand talent ne faisait qu'aggraver son cas » déclara-t-il. Robert Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945, jour anniversaire de l'émeute nationaliste du 6 février 1934. Cette exécution provoqua une telle émotion qu'on ne fusilla plus ensuite aucun journaliste ou écrivain.

Il avait eu le temps d'écrire en prison, en attendant les jours qui allaient décider de son destin, de beaux et émouvants poèmes qu'on publia plus tard sous le titre Poèmes de Fresnes.

Bérénice (c'est le vrai titre de La reine de Césarée) est une pièce qu'il avait écrite en 1940 pendant les premiers mois de sa captivité en Allemagne. Elle illustrait une thèse que Robert Brasillach avait constamment soutenue dans sa critique : que la beauté du style seule assure une durée aux œuvres théâtrales. La pièce avait été publiée en 1944 dans une revue mensuelle, « La Chronique de Paris », puis en volume en 1954. Elle fut jouée pour la première fois en 1957 au Théâtre des Arts sous la direction d'Alice Cocéa qui en fut également la principale interprète. La personnalité de l'auteur et celle de l'actrice provoquèrent des protestations. La pièce fut accusée d'antisémitisme et de fascisme. Des manifestations violentes furent organisées pour en empêcher la représentation. La pièce dut être interrompue et la représentation publique en fut interdite par le préfet de police. C'est seulement seize ans plus tard, en 1973, que La reine de Césarée put être jouée publiquement au Théâtre Moderne.

M. B.



*L'association des Amis de Robert Brasillach célèbre cette année les 70 ans de sa fondation. Pouvez-vous revenir sur l'histoire de sa naissance ?*

Nous sommes en 1948. Voici trois ans que Robert Brasillach a été fusillé, le 6 février 1945. De nombreux Français, fuyant le climat de guerre civile instauré à la Libération, ont trouvé refuge en Suisse romande et font circuler des livres de Brasillach. Parmi eux, des inciviques condamnés, qui fuient la justice des vainqueurs, comme Henri Poulain, ami du poète assassiné, qui fera partie de la dernière équipe de *Je Suis Parout*. C'est ainsi que trois citoyens Vaudois fondent l'association des Amis de Robert Brasillach dont le président est le Lausannois Pierre Favre – qui le restera jusqu'à sa mort, en 1989 – déjà très influent dans les milieux culturels du canton. On le retrouvera notamment dans le jeune comité des Arènes d'Avanches, où se jouera pour la première fois en 1958 *La Reine de Césarée* de Brasillach avec la célèbre troupe de notre ARB Alice Cocéa et au milieu de nombreux notables locaux, dont certains adhéreront dès le début aux ARB ; mais rejoindront aussi dès le début l'association des personnalité françaises comme Maurice Bardèche ou Me Jacques Isorni, qui ne pouvaient pas rester étranger à l'aventure, mais également un autre ténor du barreau français, le truculent Me Biaggi, premier médaillé de la résistance et défenseur de militants de l'OAS, qui a lui seul recrutera plusieurs centaines de membres pour les ARB qui en compteront alors plus de 1500. Le premier Cahier paraît en 1950 et contribue à faire connaître l'association à l'étranger, particulièrement en France bien sûr, mais aussi en Belgique qui aura sa propre section dotée de plusieurs centaines d'adhérents. Depuis lors, avec des hauts et des bas, les ARB, dont le soussigné assume la présidence depuis 1993, n'ont pas cessé d'œuvrer à maintenir vivante la mémoire et l'œuvre de Brasillach. Sans subvention, uniquement forte de ses adhérents et de ses bénévoles, notre association est désormais une des plus anciennes des « Amis » d'écrivains ; elle est fière d'aligner 53 Cahiers dans les bibliothèques des ses membres. Ajouté aux 143 livraisons du Bulletin de liaison, qui paraît depuis la fin des années cinquante, le tout constitue un fonds documentaire exceptionnel.

*Qu'est ce qui vous touche le plus, personnellement, dans les écrits de l'auteur de Notre Avant-Guerre ?*

L'œuvre de Brasillach présente bien des facettes différentes. Le jeune auteur trop tôt disparu était romancier, poète, cinéphile, chroniqueur, essayiste, journaliste, avec un égal brio... A mes yeux, il est avant tout un extraordinaire témoin de son temps. Il aime profondément son époque, curieux de la connaître sous ses aspects les plus variés, attentif aux palpitations de ce Paris qu'il décrit avec tant de subtilité. Un roman comme *Six heures à perdre*, par exemple, peut être lu comme un documentaire sur le Paris de l'Occupation. Fasciné par « *la figure que forment dans le temps et l'espace les êtres humains* » (*Notre Avant-guerre*), il décrit avec tendresse le petit peuple de la zone (*L'Enfant de la Nuit*, *Le Marchand d'Oiseaux*), le monde étudiant qui restera toujours le sien ; il est l'admirateur du cinéma encore muet, le spectateur ébloui du théâtre des Pitoëff, le reporter engagé de la Guerre d'Espagne.

*Dans l'écriture de Brasillach, on trouve un mélange de nostalgie et de culte de l'amitié qui traverse les cataclysmes de son temps. Pourquoi cette sensibilité touche-t-elle encore les lecteurs ?*

La nostalgie, bien sûr c'est celle de l'enfance qui ne reviendra pas. Et Robert Brasillach a passionnément aimé la sienne. C'est le monde du merveilleux et cela nous touchera toujours autant. Le culte de l'amitié est peut-être une corde encore plus sensible à l'heure des réseaux sociaux où l'on traite d' « amis » des correspondants que l'on n'a jamais vus ! Pour Robert, Maurice, Suzanne, Pierre-Antoine Cousteau, José Lupin, Georges et Germaine Blond, et tant d'autres, l'amitié c'est concret, c'est vécu ; c'est l'aventure

ensemble, les expéditions en Espagne, la plongée dans la politique, le marbre des journaux, etc. Il y a une intensité de vie dont notre époque a perdu le goût.

*Il y a un regain d'intérêt pour les œuvres de Céline, de Drieu et de Rebatet depuis quelques années. En comparaison, les livres de Robert Brasillach trouvent-ils encore de nouveaux lecteurs ?*

Brasillach a certainement moins été mis sur le devant de la scène ; il a aussi été plus ostracisé. Si on laisse à part le cas de Céline, impossible à faire taire et qui a eu la chance d'échapper aux premières heures de la Libération, je pense que le silence entourant Brasillach est avant tout un silence gêné. Comment justifier son assassinat ? C'est une tâche ineffaçable sur le personnage de De Gaulle comme le dit très bien Jean-Marie Le Pen dans ses Mémoires (« *Cet acharnement injuste, indécent, indigne, contre le maréchal Pétain est l'un des deux méfaits emblématiques de De Gaulle, avec le meurtre de Brasillach, (...) qui sont à l'origine de mon aversion pour lui* » - p.393). Notre époque vit sur le mythe de la Résistance pure et immaculée, de la Libération venue apporter la liberté, victoire du bien sur le mal après les « années sombres », etc. Et voilà qu'elle fusille un écrivain ! Pour des écrits, pour des idées. Cela ne fait pas bien dans le tableau : mieux vaudrait le passer en pertes et profits. Brasillach ou la génération perdue ; il fallait éradiquer l'écrivain pour faire oublier qu'il fut le témoin représentatif de toute une génération éprise de reconstruire un monde neuf sur les ruines laissées par le premier conflit mondial.

Mais heureusement, notamment grâce à notre association, Brasillach est toujours là. Oui, il trouve de nouveaux lecteurs, comme le prouve entre autre le succès des rééditions de ses romans chez Pardès, mais aussi le nombre d'essais qui lui ont été consacrés ces dernières années.

*A quel niveau placer l'engagement politique fasciste de Brasillach dans son œuvre ?*

La place occupée par la politique proprement dite est largement minoritaire dans l'œuvre de Brasillach. Jeune homme surdoué, Robert est avant tout amoureux de la littérature. Il dévore les livres, multiplie les chroniques littéraires, donne des causeries, court les cinémas et les salles de spectacle, écrit des poèmes, traduit les classiques grecs. Son *Anthologie de la Poésie Grecque*, publié en 1944, reste un ouvrage de référence, ainsi que *l'Histoire du Cinéma*, écrite avec Maurice Bardèche (1935).

Mais l'engagement politique est indissociable de la vie de Brasillach, justement par cette passion pour son temps que j'évoquais précédemment. On n'imagine pas le jeune homme cocher la case « sans opinion » ! Ses premières sympathies vont à l'Action Française, dont il devient critique littéraire en 1931, et il gardera toujours une grande tendresse pour le mouvement royaliste et son vieux maître. Mais, sans toutefois la virulence de Lucien Rebatet dans *Les Décombres*, l'inertie des Maurrassiens l'exaspère dès le 6 février 1934. Et la déception ira croissant, jusqu'à la rupture. La jeunesse de l'Europe nouvelle est en marche : Italie, Portugal, Espagne, Roumanie, Allemagne... La France restera-t-elle seule à manquer son rendez-vous avec l'Histoire ? A refuser d'assumer son destin ?

D'abord méfiant à l'égard du national-socialisme, ayant hérité de Maurras une certaine germanophobie et de ses études classiques une relative incompréhension du monde germanique, il se dit fasciste. Puis il est saisi par la magie des fêtes de Nuremberg, apprend à connaître et à aimer ce peuple allemand dont il découvre les qualités. Jusqu'à prôner comme on sait une politique de collaboration avec l'Allemagne, unis contre le bolchevisme. « (...) *non seulement ma raison me dit qu'il faudra tout faire pour s'entendre avec l'Allemagne, mais encore mon cœur s'émerveille des trésors qui sont éternellement sous la garde de ce peuple.* » écrit-il dans *Révolution nationale* en février 1944. Au plus fort de l'engagement politique, Brasillach reste un poète.

Il a évidemment une vision très romantique du fascisme, exprimée par exemple dans *Notre Avant Guerre* : « *le fascisme, c'est un esprit. C'est un esprit anti-conformiste d'abord, antibourgeois et irrespect y avait sa part. C'est un esprit opposé aux préjugés, à ceux de la classe comme à tout autre. C'est l'esprit même de l'amitié, dont nous aurions voulu qu'il s'élevât jusqu'à l'amitié nationale* ».

*Quelle serait la définition parfaite de son « fascisme immense et rouge » pour vous ?*

Définition parfaite, je ne sais pas ! Rouge c'est bien entendu l'aspect social qu'il ne faut jamais oublier, ni dans l'histoire des fascismes, ni dans la sensibilité de Brasillach. Il a le goût des petites gens, comprend leur frustration, rêve pour eux d'une vie meilleure et ne croit pas à l'illusion communiste. « (...) quand on fait de l'anti-communisme, il faut faire en même temps du nationalisme social. (...) Il ne faut pas abandonner le peuple français. Il faut l'aimer fraternellement, il faut le nourrir, il faut l'aérer, il faut sauver les enfants malades, il faut faire courir, nager et respirer ces adolescents malingres, il faut vêtir les gens qui ont froid, il faut tuer le communisme par l'action et par l'affection » (Je suis partout, 30 juin 1941)

Immense fait écho aux formidables mouvements qui secouent l'Europe et dont il se fait l'observateur engagé.

Le fascisme doit être immense et rouge pour affronter le monde bolchevique, lui aussi immense et brandissant le drapeau rouge. En ces années de guerre, la vieille Europe, riche de son passé, de ses nombreuses nations, de ses peuples divers et charmants, joue sa survie aux yeux de Brasillach. Elle doit se mobiliser toute entière contre le bolchevisme qui est « *la mort totale* » écrit-il à Rebatet.

Et ce fascisme est un souffle vital avant d'être une doctrine à laquelle Brasillach n'adhérera jamais pleinement. Au rouge, qui est aussi le sang de ceux qui se sont sacrifiés, se marie le noir de la terre, car Brasillach est aussi attaché à ses racines sans lesquelles il n'y a pas de réelle révolution ; le noir de l'anarchisme de droite aussi. Et quant tout sera terminé, lorsque tous se seront tus, lorsque les cathédrales de lumières auront éclairé le ciel une dernière fois, il restera encore, éternellement... le drapeau noir et les copains, l'amitié de la jeunesse, qui, elle, ne meurt jamais.

*Cette année, nous commémorons également les 20 ans de la disparition de Maurice Bardèche, son beau-frère et ami de toujours, qui nous a quitté le 30 juillet 1998. Quel fut son rôle dans la transmission de son œuvre à une nouvelle génération ?*

Comme chacun sait, la vie de Maurice Bardèche a basculé le 6 février 1945. Depuis la khagne à Louis le Grand, les liens d'amitié qui unissaient les deux hommes ne s'étaient jamais relâchés. Camaraderie étudiante, amitié de jeunesse, fraternité devenue totale avec le mariage de Maurice et Suzanne Brasillach. Leurs aventures et leurs passions communes donnèrent naissance à deux ouvrages, fort différents, écrits à deux mains : *l'Histoire du Cinéma* (1935) et *l'Histoire de la Guerre d'Espagne* (1939). L'un comme l'autre me semble porter une marque de sérieux qui appartient en propre à Maurice Bardèche. On y sent poindre l'universitaire qu'il fut – et que Robert ne serait certainement jamais devenu. Agrégé de lettres, il se consacre à Balzac et devient professeur d'université en 1940. Durant l'occupation, il est professeur d'université, à Paris puis à Lille et ne se mêle pas de politique. Arrêté quelques jours en même temps que son beau-frère, il est rapidement relâché et aurait pu, après quelques années de discrétion, reprendre une vie professionnelle normale.

Bien au contraire, Maurice Bardèche se lance alors dans le combat pour venger son ami mort. Et, plus encore, il devient le défenseur des vaincus de 1945. Dès 1947, il publie la *Lettre à François Mauriac* dans laquelle il dénonce les excès de l'épuration, courage inouï pour l'époque (rappelons que Bassompierre sera fusillé en janvier 1948...), puis en 1948 le formidable *Nuremberg ou la terre promise* qui ose prendre la défense du peuple allemand et jette, encore à l'aveuglette, mais avec une formidable intuition qui aura ses continuateurs, les bases du révisionnisme historique. Cette même année, il fonde sa propre maison d'édition qu'il nomme « Les Sept couleurs » en référence au titre du roman de Brasillach, qui publiera de nombreux textes de Robert.

Déjà, de façon quasi clandestine, sont parus la très belle *Lettre à un soldat de la classe 60*, écrite en prison pour Jacques, le fils aîné de Maurice et Suzanne et les poignants *Poèmes de Fresnes*. Dits par le grand Pierre Fresnay, ils seront édités en 1963 par la SERP de Jean-Marie Le Pen qui évoque avec émotion leur audition chez les Bardèche (*Mémoires*, p. 329). Après des rééditions ponctuelles des romans de Brasillach, Maurice Bardèche se lance dans l'énorme travail de notes accompagnant l'édition des Oeuvres complètes par le Club

de l'Honnête Homme, en 1964. Désormais le pari était gagné : on ne ferait jamais taire Brasillach

### *Que prépare votre association pour son anniversaire ?*

Deux réunions parisiennes ont déjà eu lieu, avec des interventions marquantes de Philippe d'Hugues, Camille Galic, Marc Laudelout, Anne Le Pape (évoquant François Brigneau qui fut tellement marqué par la personnalité de Brasillach), Jean-Pierre Cousteau, le fils de PAC, Francis Bergeron, Cécile Dugas auteur de l'exceptionnel dictionnaire thématique « Robert Brasillach en toutes lettres ». Et en novembre, nous tenions notre traditionnelle assemblée générale à Genève. La prochain dîner des ARB aura lieu le mardi 5 février, et bien entendu la messe annuelle en sa mémoire le matin du 6. Pour tout renseignement, on peut contacter notre trésorière pour la France, Monique Delcroix sur [arbfrance@orange.fr](mailto:arbfrance@orange.fr) ou lui écrire BP19 – 60240 CHAUMONT en VEXIN.

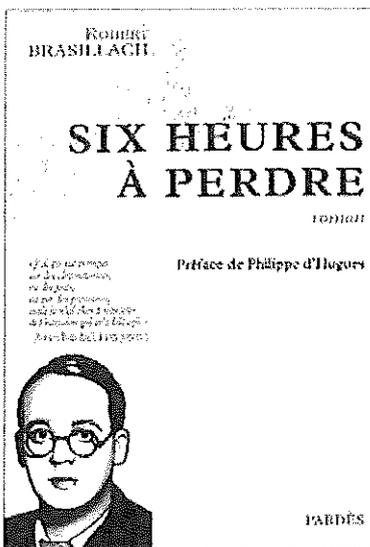
Et comme tous les ans, cette année a été marquée par le travail ! Notre Cahier n°53 est paru cet été, contenant notamment des articles de jeunesse inédits publiés entre 1925 et 1927 dans la *Tribune de l'Yonne*, sous le pseudonyme de Jacques Tournebroche. On reste stupéfait de la puissance de lecture, du talent de chroniqueur de ce tout jeune homme – alors âgé de 16 à 18 ans ! Le Cahier présente aussi une série d'articles de presse concernant les œuvres de Robert Brasillach, des correspondances avec Maurice Bardèche (Mice) et une touchante lettre inédite de Claude Maubourguet, camarade de prison de Robert, fin 44. Servis aux adhérents, il est vendu 30 € auprès de notre trésorière susdite.

Notre plus beau cadeau d'anniversaire, ce sont les adhérents ! Comme il est fatal pour une association née en 1948, chaque année nous voyons avec peine disparaître des membres anciens et fidèles. Nous avons connu, il faut le dire, des années de reflux inquiétant... Mais depuis quelque temps, et tout spécialement cette année, de nouveaux adhérents nous rejoignent et le solde est légèrement positif ! Cela est très encourageant pour nous, mais ce n'est pas suffisant. Tous ceux qui aiment Brasillach, tous ceux qui savent ce que nous devons à Maurice Bardèche, tous ceux qu'indigne son assassinat doivent nous rejoindre.

Philippe Junod, président des ARB

*Rivarol* n°3362, 30 janvier 2019.

## REEDITION : *Six heures à perdre* de R. Brasillach



En 1953 parut (aux Editions Plon) un livre posthume<sup>1</sup> de **Robert Brasillach** sous le titre **Six Heures à perdre**, qui ne connut pas un grand succès et dont le contenu apparaissait d'un intérêt moindre que celui des précédents ouvrages de l'auteur. Après 9 mois de captivité en Westphalie, Brasillach rentra à Paris en 1941. Dans son récit (que l'on peut qualifier de « roman de l'Occupation », il relate son retour et le bonheur de retrouver la ville qu'il aimait tant et dont il décrit l'ambiance de cette époque. Une réédition vient de paraître, précédée d'une préface de Philippe d'Hugues.

(Editions Pardès, 2016, 250 pages, 23 £)

1- Condamné par les tribunaux de la Libération, pour faits d' « intelligence avec l'ennemi », Brasillach est mort, fusillé, le 6 février 1945.

*Lectures Françaises* n°707, mars 2016.

# Article publié depuis Overblog

Publié le 14 février 2017 par Le Syndicat des journalistes et écrivains

**SIX HEURES A PERDRE, de Robert Brasillach, éditions Pardès**

« Six heures à perdre » n'est peut-être pas le meilleur roman de Robert Brasillach, mais ce n'est pas le moins intéressant, bien au contraire. C'est également le plus méconnu, le moins cité et le moins lu. La parution de ce roman posthume ne constitua pas un événement. L'exécution de Brasillach, le 6 février 1945, semblait déjà appartenir à une autre époque. Le retour inopportun d'un fusillé ne pouvait que passer inaperçu. Rares furent les comptes-rendus.

Ce n'était pas un inédit à proprement parler : tout à la fin de l'Occupation, il était paru en feuilleton du 11 mars au 10 juin 1944, dans « Révolution nationale », l'hebdomadaire de Lucien Combelle. Avant d'être arrêté, Brasillach avait eut le temps de corriger le texte paru en feuilleton, et de déposer chez Plon le manuscrit de cette version améliorée par ses soins. C'est ce texte définitif que Plon publia en 1953.

S'il n'a pas l'éclatante qualité de « Comme le temps passe », voire des « Sept Couleurs », « Six heures à perdre » en a d'autres : on y voit surgir des tonalités différentes, qui annonçaient une nouvelle manière, un mûrissement de la pensée comme du style de Robert Brasillach.

Dans ce roman de l'Occupation – un des plus grands qui soient, écrit à chaud, comme filmé sur le vif –, tout est dit de la situation de notre pays en 1943-1944, de la Résistance, du marché noir, de la peine des femmes, de la confusion politique et des incertitudes des jeunes garçons.

« Ce qui m'effraie, dit le narrateur, c'est l'intolérance des Français les uns vis-à-vis des autres. » Ce qui n'empêche pas certains jeunes gens comme ceux que Brasillach fréquentait alors vers la fin, Jean Turlais ou Paul Salleron, futur Paul Sérant, de s'interroger sur la position exacte d'un Malraux. Le chantre du fascisme observait avec un intérêt passionné les hésitations de ces jeunes militants déboussolés, « comme aux temps de la ligue et des guerres de religions », écrit-il.

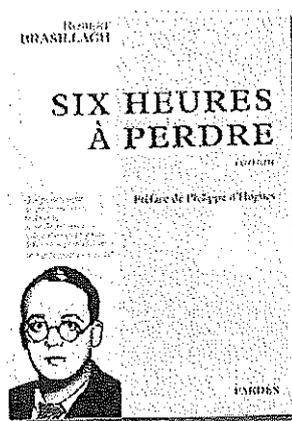
Le véritable épilogue de « Six heures à perdre », Brasillach l'avait tout de même écrit pour « Révolution nationale ». Il n'était pas gai non plus et exprimait l'état d'esprit d'un écrivain qui voyait son monde se dérober avec un désespoir ou plutôt un inespérance tranquille et sans appel, avec la mélancolie de celui qui voit son horizon partout bouché. Robert Brasillach n'a plus alors aucune illusion politique, patriotique ou autre, et « Six heures à perdre » le dit beaucoup plus crûment que les beaux articles sereins ou légers qu'il publiait au même moment chez Lucien Combelle. Ceux-ci l'aidaient à continuer à vivre, voire à survivre. Survivre ? Certains y parviendront après la fin de la tragédie, une tragédie dont ils ne se remirent jamais tout à fait (Antoine Blondin, Félicien Marceau, Michel Mohrt, François Brigneau). D'autres, les grands blessés de l'épreuve (Lucien Rebatet, Robert Poulet, Willy de Spens) ne s'en remirent pas du tout, fantômes d'un autre temps égaré parmi leurs contemporains, parfois pour trop longtemps... Pour Robert Brasillach, nul ne peut dire comment il aurait vécu un éventuel sursis, si de Gaulle avait daigné le gracier comme, au même moment, Henri Béraud, plus chanceux parce que sans doute mieux connu d'un général qui n'était qu'à moitié cultivé. Finissons plutôt sur cette manière d'éloge, plus précieux de venir d'un adversaire éclairé, l'académicien et critique littéraire du Monde, Pierre-Henri Simon, qui porte ce jugement dans son « Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle » :

« Quand à Robert Brasillach qui paya de sa vie une erreur insupportable, paix à sa jeune ombre coupable en faveur de son repentir, de son ultime courage et du beau cri de douleur qu'exhalent ses vers de prison ! »

Cette leçon, c'est celle que nous apportent « Six heures à perdre », encore plus actuelle aujourd'hui qu'en 1953, celle que devraient méditer les habitués détracteurs de service, mués en perroquets mécaniques à mesure que passent les ans. Pour leur grand déplaisir, l'oeuvre de Brasillach demeure, comme le montre avec éclat ce grand roman injustement oublié et qu'on va pouvoir enfin redécouvrir.

J.-P. C

# UNE RÉÉDITION DE ROBERT BRASILLACH



*Six heures à perdre* est le dernier roman écrit par Robert Brasillach en 1944. Il vient d'être réédité chez Pardès. Sa lecture offre un double intérêt, historique et littéraire. Il est connu que cette œuvre présente des descriptions prises sur le vif de la vie des Français sous l'occupation. D'abord des stalags allemands où le lieutenant Brasillach prisonnier de guerre passa neuf mois. Ensuite de la vie quotidienne à Paris, ses servitudes et misères : hausse des prix, produits ersatz, rarefaction des transports, terrorisme. Enfin, des attermolements de la jeunesse devant la question de l'engagement ; ces valse hésitations de personnages secondaires entre la Résistance et la LVF résonnent comme des témoignages de première main : un dialogue serait directement inspiré de l'échange bien réel qu'eut l'auteur avec Paul Sérant ; certain parcours évoque celui d'Emmanuel Allot (François Brigneau).

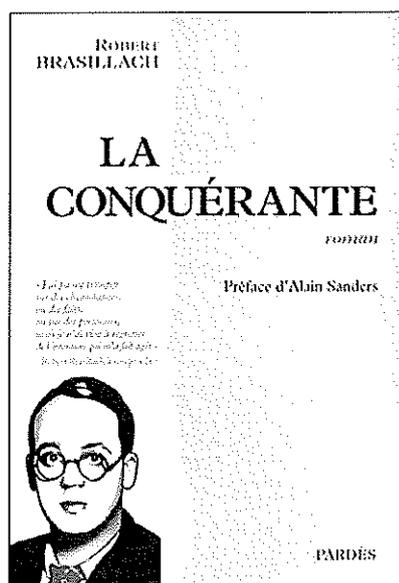
Le récit est construit comme un roman policier, genre alors considéré comme mineur, mais que Brasillach ne boudait pas. La sobriété du style, le dénuement et la tristesse qui entourent certains personnages évoquent le style de Simenon, un jeune auteur qu'il fut le premier à découvrir et encenser. Ce qu'il y a d'autobiographique dans le récit est plus obscur : qui lui inspira la figure du personnage central, l'héroïne féminine Marie-Ange ? Philippe d'Hugues affirme qu'il s'agit d'Annie Jamet, disparue en 1938. Maurice Bardèche penchait plutôt pour une certaine Catherine R., amie des veillées de Brunoy. Pierre Pellissier évoque lui une Louise L., épouse d'un prisonnier, mère d'un enfant en bas âge, et éprise de l'écrivain. A moins qu'il s'agisse de Marguerite Cravoisier, l'amie fidèle. Le personnage de l'enfant est assurément le jeune Jacques Bardèche, à qui sera plus tard destinée la *Lettre à un soldat de la classe soixante*.

*Six heures à perdre*, excellemment préfacé par Philippe d'Hugues, est à plus d'un titre une curiosité littéraire qui mérite d'être découverte. ■ R.D.

*Six heures à perdre*, Robert Brasillach, Pardès, 2016, 255 p.  
À commander à l'Association des Amis de Robert Brasillach :  
Case Postale 3563 1211 Genève 3 Suisse.

Terre & Peuple n°75, printemps 2018

## REÉDITION : *La Conquérante* de Robert Brasillach



En publiant *La Conquérante* (1<sup>re</sup> édition, Plon, 1943), **Robert Brasillach** veut affirmer que le temps n'a pas de prise sur la jeunesse, ce « don de la mémoire ». Ce roman s'inscrit, bien sûr, dans la lignée de notre littérature coloniale (très riche dans les années trente). Mais c'est aussi et peut-être surtout un livre tout irrigué de piété filiale. Piété filiale parce que Brasillach l'a écrit dans le souvenir de son père, Arthémile Brasillach, capitaine de la Coloniale, tombé au combat à Khenifra, au Maroc, le 13 novembre 1914. L'auteur des *Sept Couleurs* avait alors cinq ans. Il y a beaucoup de lui-même dans le personnage de Brigitte Lenoir, une femme personnifiant le courage uni à la tendresse, qui choisira d'assumer l'héritage de son père dans un Maroc en voie de pacification. *La Conquérante*, c'est le désert, la solitude, la menace des cavaliers rebelles. C'est le Maroc de Lyautey, présent tout au long du récit. Lyautey avait écrit : « Je meurs de la France. »

Brasillach écrira : « Mon pays me fait mal. » Le lecteur pensera, en lisant *La Conquérante*, au grand roman de Claude Farrère, *Les Hommes nouveaux* (Flammarion, 1922), mais, plus encore, à celui d'Émile Nolly, *Le Conquérant* (et cette *Conquérante* répond à ce *Conquérant*), publié chez Calmann-Lévy en 1915. « Nolly » était le pseudonyme littéraire du capitaine Détanger, tué à l'ennemi, en Lorraine, le 5 septembre 1914. Il avait trente-trois ans. Brasillach en avait trente-quatre quand il écrivit *La Conquérante*. Ce n'est pas un hasard.

<https://www.jeune-nation.com/culture/nouveaute-la-conquerante-robert-brasillach.html>

**Pardès**  
44 rue Wilson  
77880 - Grez-sur-Loing  
Tél. : 01.64.28.53.38  
Email : sarl.pardes@orange.fr

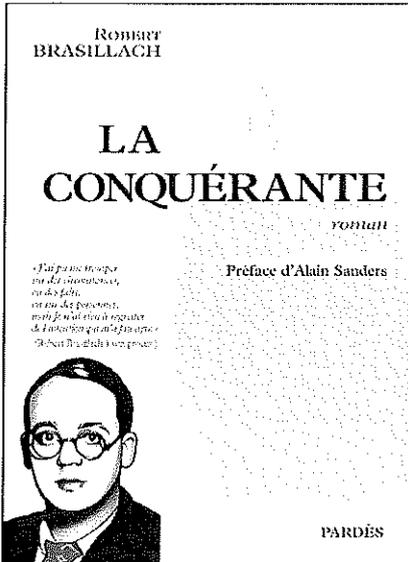
*Nouveauté*  
LITTÉRATURE  
HISTOIRE  
DES  
COLONIES  
Parution  
août 2018

# LA CONQUÉRANTE

Robert Brasillach

15x21,5 - 354 p. - 24€

ISBN 978-2-86714-506-3



## ROBERT BRASILLACH (1909-1945)

Romancier (*La Conquérante*, *Comme le temps passe*), critique littéraire (*Portraits*), spectateur infatigable (*Histoire du cinéma*, *Animateurs de théâtre*), chroniqueur de son temps (*Histoire de la guerre d'Espagne*, *Journal d'un homme occupé*), journaliste engagé (*Je suis partout*), dramaturge (*Domrèmy*, *La Reine de Césarée*), poète (*Poèmes de Fresnes*), Brasillach s'est essayé dans tous les genres avec une égale réussite. Il appartient au paysage littéraire français du XX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de son œuvre constitue un véritable monument de la littérature française et il est impossible aujourd'hui de l'ignorer.

« J'ai pu me tromper  
sur des circonstances,  
ou des faits,  
ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter  
de l'intention  
qui m'a fait agir. »

(Robert Brasillach à son procès.)

## SOMMAIRE

### PRÉFACE d'Alain Sanders

Changement du nom des villes du Maroc  
du Protectorat au Maroc d'aujourd'hui

### PREMIÈRE PARTIE

#### PROLOGUE AU FEU

- I. – Où l'on commence à tirer
- II. – Où l'on danse
- III. – Où l'on se sauve et où l'on meurt

### DEUXIÈME PARTIE

#### UN HÉROS INSUPPORTABLE

- I. – Départs à l'aube
- II. – Les conquérants de 1912
- III. – L'assiégé
- IV. – Où le héros devient impossible

### TROISIÈME PARTIE

#### LES PIONNIERS

- I. – Un pionnier passe la barre
- II. – Les marchands d'oreilles
- III. – L'étape
- IV. – L'auberge de l'Amazone
- V. – La naissance de l'eau
- VI. – Le menuet de *Manon*

### QUATRIÈME PARTIE

#### LA CARAVANE VERS LE SUD

- I. – Où l'on apprend à se connaître
- II. – La petite fille de Gibraltar
- III. – Le Renégat

### CINQUIÈME PARTIE

#### LA CHEVAUCHÉE

- I. – L'attaque du poste
- II. – Brigitte part
- III. – Le chef de guerre
- IV. – Gilbert arrive
- V. – J'avais un camarade

### SIXIÈME PARTIE

#### ÉPILOGUE AU CAMP

- I. – Été 1914
- II. – Naissance de la cité

En publiant *La Conquérante* (1<sup>re</sup> édition, Plon, 1943), Robert Brasillach veut y affirmer que le temps n'a pas de prise sur la jeunesse, ce « don de la mémoire ».

Ce roman s'inscrit, bien sûr, dans la lignée de notre littérature coloniale (très riche dans les années trente). Mais c'est aussi – et peut-être surtout – un livre tout irrigué de piété filiale. Piété filiale parce que Brasillach l'a écrit dans le souvenir de son père, Arthémile Brasillach, capitaine de la Coloniale, tombé au combat à Khénifra, au Maroc, le 13 novembre 1914. L'auteur des *Sept Couleurs* avait alors cinq ans. Il y a beaucoup de lui-même dans le personnage de Brigitte Lenoir, une femme personnifiant le courage uni à la tendresse, qui choisira d'assumer l'héritage de son père dans un Maroc en voie de pacification.

*La Conquérante*, c'est le désert, la solitude, la menace des cavaliers rebelles. C'est le Maroc de Lyautey, présent tout au long du récit. Lyautey avait écrit : « Je meurs de la France. » Brasillach écrira : « Mon pays me fait mal. »

Le lecteur pensera, en lisant *La Conquérante*, au grand roman de Claude Farrère, *Les Hommes nouveaux* (Flammarion, 1922), mais, plus encore, à celui d'Émile Nolly, *Le Conquérant* (et cette *Conquérante* répond à ce *Conquérant*), publié chez Calmann-Lévy en 1915. « Nolly » était le pseudonyme littéraire du capitaine Détanger, tué à l'ennemi, en Lorraine, le 5 septembre 1914. Il avait trente-trois ans. Brasillach en avait trente-quatre quand il écrit *La Conquérante*. Ce n'est pas un hasard.

LE PRÉFACIER  
Alain Sanders

Écrivain, journaliste au quotidien *Présent*. Né en 1947 à Salé dans une famille installée au Maroc à la fin des années vingt. Enfant, il allait jouer à Rabat chez un camarade habitant dans la maison où la famille Brasillach avait vécu. A visité, avec son grand-père, la rue du Lieutenant-Brasillach, à Port-Lyautey (Kénitra). Auteur de *Comme disait ma grand-mère et autres souvenirs du Maroc heureux* (Atelier Fol'Fer).

# Brasillach, la jeune fille et le Maroc de Lyautey

■ Alain Sanders  
alain.sanders@present.fr

**P**OURSUIVANT les rééditions de Brasillach, les éditions Pardès, après *Les Sept Couleurs*, *Six heures à perdre*, *Le Voleur d'étincelles*, *L'Enfant de la nuit*, *Le Marchand d'oiseaux*, nous offre *La Conquérante* (voir l'article de Francis Bergeron, *Présent* du 29 septembre) ! Mon préféré à bien des égards.

Quand Brasillach publie *La Conquérante*, en 1943 (et cette date n'est pas anodine, même si l'action du roman se déroule en 1913), il fait d'abord acte de piété filiale. Son père, le capitaine Arthémise Brasillach, officier de la Coloniale, est tombé au feu le 13 novembre 1914. Longtemps, une rue de Port-Lyautey (nom de ville choisi par un souverain du Maroc reconnaissant, nom supprimé par un souverain du Maroc ingrat), va s'appeler « rue du Lieutenant-Arthémise-Brasillach » (il avait été nommé capitaine à titre posthume).

Au moment de la parution de *La Conquérante*, la grande vogue de la littérature coloniale des années 20-30 est passée. Il n'empêche que Brasillach s'en est nourri. Il a lu, par exemple, le roman d'Émile Nolly paru en 1915 chez Calmann-Lévy, *Le Conquérant* (qui inspirera le livre d'Henry Labarthe, *Pépé le Moko*, porté sur les écrans par Julien Duvivier).

« Nolly » est le pseudonyme du capitaine Emile Déran-ger. Comme le père de Brasillach, il servit dans la Coloniale, au 43<sup>e</sup> RIC. Comme lui, il est tombé au feu, le 31 août 1914, mais pas au Maroc, sur le front de Lor-

Le Maréchal Lyautey  
en 1912.



raïne. De ce *Conquérant* à cette *Conquérante*, la filiation – à tous les sens du mot – est évidente.

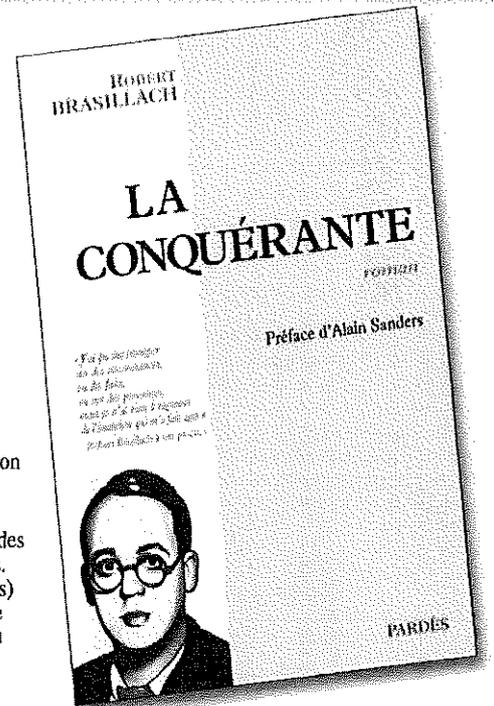
La « conquérante » en question, c'est une toute jeune fille, Brigitte Lenoir. Elle a hérité de son père, tué lors des massacres de Fès en 1912, une entreprise de transports. Dans un Maroc où le *bled el-siba* (les zones dissidentes) menace le *bled el-maghzen* (les zones contrôlées par le sultan et les Français). Mais, comme son père arrivé au Maroc en 1902, la petite provinciale est de la race des pionniers.

À la mort de son père, Brasillach avait cinq ans. La famille habitait Rabat. Dans les années cinquante, j'allais jouer dans leur villa, alors habitée par un de mes camarades du lycée Gouraud. Quand il revient au Maroc, à l'âge adulte, comme en une sorte de pèlerinage, Brasillach sillonne le pays et visite les villes où il entraînera ensuite son héroïne : Rabat, Salé, Marrakech, Fès, Casablanca, le pays berbère, etc. Pour être honnête, disons que lorsqu'il est passé trop vite (ou qu'il n'y est pas passé du tout) dans tel ou tel lieu, il s'inspire des ouvrages incontournables de Jérôme et Jean Tharaud : *La Nuit de Fès* (Flammariion, 1930), *Fès ou les bourgeois de l'islam* (Flammariion, 1930), *Rabat ou les heures marocaines* (Emile-Paul Frères, 1919), *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* (Plon, 1920), etc. Et les spécialistes des frères Tharaud s'amuseront à débusquer dans telle ou telle description un peu trop léchée de Brasillach (la promenade au cimetière de Salé ou la visite des tombeaux saadiens à Marrakech, par exemple) les emprunts fraternels faits aux deux frangins.

On ne peut pas parler du Maroc – et a fortiori du Maroc en 1913 – sans évoquer Lyautey. Il est très présent dans *La Conquérante* et Brasillach lui prête des propos réels tirés des *Lettres du Tonkin* et de *Madagascar* (Armand Colin, 1920) et des *Paroles d'action* (Armand Colin, 1927). Ainsi Brasillach lui fait-il dire (actualité de Lyautey...) : « Le fonctionnaire français ne craint qu'une chose : les idées générales et les vues à longue portée. Je leur sers donc des plats pour leur estomac, je rapetisse tout ce que je fais, j'avance en cachette, en louvoyant, en atténuant toujours la portée des choses, en donnant comme mesures de simple police, de détail, de rectification, mes actes les plus osés et, en somme, les plus révolutionnaires ; et alors, ça passe ! »

Pour rester dans l'épopée (et, là, la littérature coloniale est rejointe par le cinéma du même calibre avec des films comme *Les Hommes nouveaux* en 1936, *Légions d'honneur* en 1938, *Itto* en 1934, etc.), Brasillach emmène son héroïne – et ces pages sont très cinématographiques – chez les Zaïans et les Zemmours, ces Berbères turbulents, un jour ralliés, un jour dissidents. De vrais Gaulois...

Dans un de leurs camps, Brigitte assiste à une danse traditionnelle (sans doute l'*aoiach* ou l'*haïdouz*, ce qui ne nous est pas indiqué). Un « moment de sensualité » dans cet univers de guerriers : *Hommes de roc, forteresses d'argile* (Lemerre, 1936), pour reprendre le titre d'un superbe livre d'André Armandy (un écrivain à (re)découvrir).

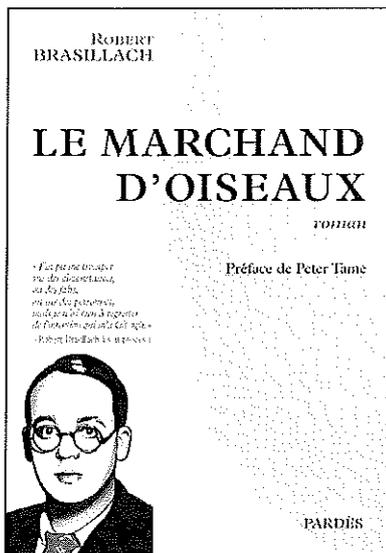


Des pionniers. Des conquérants. Des baroudeurs. Mais aussi – ense et aratro – des bâtisseurs. Lyautey oblige. Un des officiers de *La Conquérante* explique : « Mes types vont travailler à la piste. On croit que les légionnaires sont des baroudeurs : pas du tout, ce sont des terrassiers. »

Les femmes ne sont pas en reste. Il y a bien « une ou deux femmes de fonctionnaires, geignardes et effarées », mais les autres forcent le respect : « Parfois chargées d'enfants, mais prestes et rieuses, (elles) couraient les marchés, tiraient le diable par la queue, s'émerveillaient de la moindre aubaine et savaient, pour quelques francs, être jolies. »

On serait dans un pays qui aurait la tête épique, ce grand roman d'aventures, de cavalcades, de coups de feu, de combats et de rêves héroïques, aurait déjà fait l'objet de deux ou trois adaptations cinématographiques. Mais ça, c'était avant...





Robert Brasillach nous invite à une nouvelle promenade dans Paris en compagnie du Marchand d'Oiseaux, qui nous entraîne cette fois à la découverte du parc Montsouris et ses alentours, avec ses lieux pittoresques et ses personnages haut en couleur : étudiants, commerçants ou gamins livrés au destin. Et aussi ce bien mystérieux marchand d'oiseaux, « dépositaire » et « représentant de Dieu sur la terre » incarnation fantasmagorique de ce même destin, parfois si brutal et cruel, toujours si fragile... tentant d'« entraîner des enfants perdus dans un sillage lumineux, les arrêter au bord de quelque ombre ».

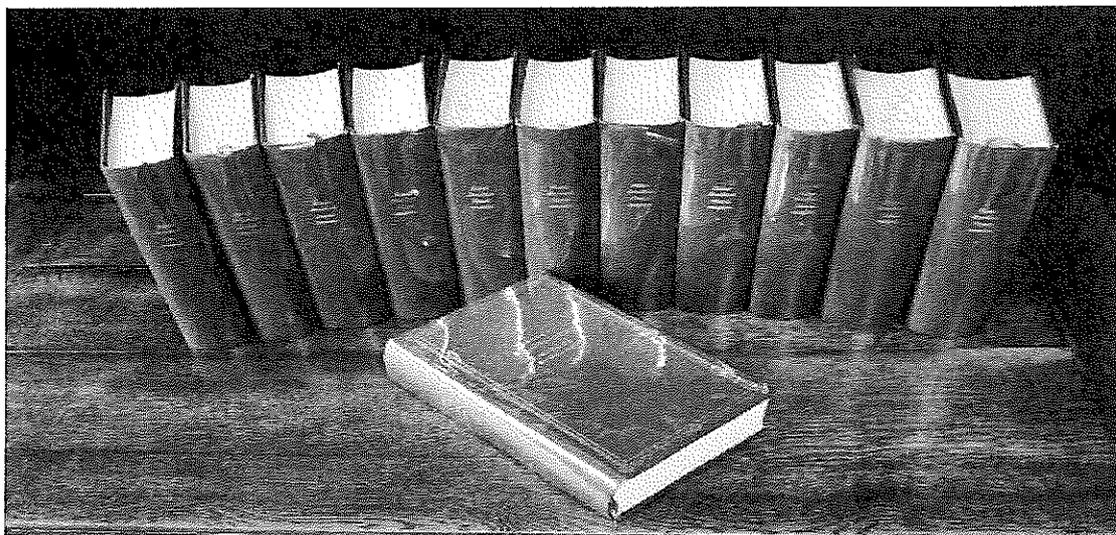
L'histoire est celle d'une commerçante à l'attitude rustique, madame Lepetitcorps, veuve et sans enfant, qui recueille deux jeunes frères, des charpenteurs et bientôt davantage... Outre la restitution vivante du Paris du début des années 30, ces scènes

de la vie parisienne livrent toute une galerie de portraits soigneusement brossée et d'une extraordinaire richesse psychologique. Les thèmes habituels de Brasillach sont abordés, la jeunesse et sa fugacité, l'amitié, la « difficulté de sentiments », l'amour : « la présence et l'acceptation de l'amour sont des voluptés assez merveilleuses et des charités assez hautes pour qu'on ne cherche pas à réclamer mieux ». Mais, dans *Le Marchand*, l'écrivain va plus loin et s'efforce de mettre en relief l'innocence et la culpabilité, la charité et la justice et surtout la grâce et la nature ingrate.

Le coup de cœur d'Arnaud Robert, *Plaisirs Solitaires*, *livr'arbitres* n°25

**POÉTIQUE** Après *l'Enfant de la nuit* et *le Voleur d'étincelles*, *Le Marchand d'oiseaux*, troisième roman de Robert Brasillach, publié en 1936, est aujourd'hui réédité. Dans un Paris populaire cher au cœur du romancier, une épicière mal embouchée recueille deux gamins des rues et s'attache à eux malgré la conjuration des bien-pensants du quartier qui s'opposent à ce « scandale ». Certaines pages sur Paris à l'aube, la description d'une épicerie ou l'amour d'une femme en mal d'enfants pour deux galopins sont d'une beauté rare. Un des plus grands écrivains du XXe siècle dont le nom fait malheureusement encore parfois baisser les yeux. **O.M.**

*Valeurs Actuelles* – 16 novembre 2017

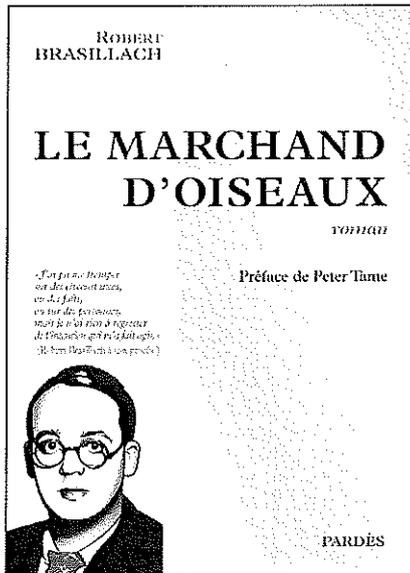


**Pardès**  
44 rue Wilson  
77880 - Grez-sur-Loing  
Tél. : 01.64.28.53.38  
Email : sarl.pardès@orange.fr

*Nouveauté*  
**LITTÉRATURE**  
**ROMAN**  
**«PARISIEN»**  
Parution  
août 2017

# LE MARCHAND D'OISEAUX

Robert Brasillach  
15x21,5 - 214 p. - 16 €  
ISBN 978-2-86714-510-0



## ROBERT BRASILLACH (1909-1945)

Romancier (*La Conquérante, Comme le temps passe*), critique littéraire (*Portraits*), spectateur infatigable (*Histoire du cinéma, animateurs de théâtre*), chroniqueur de son temps (*Histoire de la guerre d'Espagne, Journal d'un homme occupé*), journaliste engagé (*Je suis partout*), dramaturge (*Domrémy, La Reine de Césarée*), poète (*Poèmes de Fresnes*), Brasillach s'est essayé dans tous les genres avec une égale réussite. Il appartient au paysage littéraire français du xx<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de son œuvre constitue un véritable monument de la littérature française et il est impossible aujourd'hui de l'ignorer.

« J'ai pu me tromper  
sur des circonstances,  
ou des faits,  
ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter  
de l'intention  
qui m'a fait agir. »

(Robert Brasillach à son procès.)

## SOMMAIRE

PRÉFACE de Peter Tame

### PREMIÈRE PARTIE

- I. Le marchand d'oiseaux
- II. Destins
- III. Le premier avertissement

### DEUXIÈME PARTIE

- I. Pile ou face
- II. Bonheur
- III. Coalitions
- IV. La mère

### TROISIÈME PARTIE

- I. Les voleurs
- II. Fantômes
- III. Fait divers
- IV. La difficulté des sentiments

*Le Marchand d'oiseaux*, le troisième roman de Robert Brasillach, parut en 1936. On y retrouve ses thèmes de prédilection : jeunesse, Paris du début des années 30, petites gens de la capitale, personnages étranges, tel ce marchand d'oiseaux, mystérieux représentant du Destin. Mais, depuis *L'Enfant de la nuit*, son deuxième roman, de nouveaux éléments s'insèrent ou s'accroissent : crime, violence, assassinat. La nature cruelle de certains enfants et jeunes gens apparaît de façon plus insistante, l'effet des familles dysfonctionnelles au sein de la société urbaine se fait nettement sentir. Tandis que la maternité, l'amour, l'amitié, les difficultés des sentiments en général, sont traités avec délicatesse et subtilité.

Possédant le charme caractéristique du Brasillach romancier, *Le Marchand d'oiseaux* ne cède ni au réalisme social ni au populisme. C'est une synthèse d'influences : les films de René Clair, les pièces de Jean Giraudoux, la notion de grâce dérivée de conversations avec son ami Roger Vailland, le maurrassisme, le proudhonisme et, bien sûr, le réalisme du jeune journaliste.

Le personnage principal est pittoresque, avec ses perruches et serins dans des cages jumelles, portées en balancier sur son épaule de vieux sage oriental. Peut-être, à cause de ce nimbe un peu « bouddhique », serait-il intéressant de noter qu'un sondage, lancé en 1950 par le quotidien saïgonnais *Le Journal d'Extrême-Orient*, a sacré *Le Marchand d'oiseaux* comme « un des douze meilleurs romans du demi-siècle ».

Aujourd'hui, nous pouvons comparer la vision de Paris présentée ici avec celle, par exemple, du film *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* (2001). On y trouve la même attention accordée aux êtres ordinaires, dont le destin se révèle être tout, sauf « ordinaire ». Et puis, il y a le fatalisme, comme dans *L'Enfant de la nuit*, exprimé comme une morale irréfutable par Laurent – un jeune étudiant, convaincu qu'il mourra dès la trentaine passée – : « [...] il ne faut pas aller contre sa destinée. »

LE PRÉFACIER  
**Peter Tame**

Lauréat du prix Robert Brasillach en 1980. A publié *La Mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach* (Nouvelles Éditions Latines, 1986), *The Ideological Hero in the Novels of Robert Brasillach, Roger Vailland, and André Malraux* (Peter Lang, 1998) et une traduction en anglais annotée et indexée des mémoires de Robert Brasillach, *Notre avant-guerre: Before the War* (Mellen, 2003).

## Le Marchand d'oiseaux : Rivarol

Les éditions Pardès poursuivent la réédition des romans Robert Brasillach, avec la parution du *Marchand d'oiseaux* qui est le troisième roman du grand écrivain. Il parut chez Plon en 1936. Il y a dans ce roman, comme souvent chez l'auteur, la description quartiers de Paris, des petites gens, avec ses bistrots, ses clochards, ses poulbots, ses commerçants, ses chômeurs, et l'on y trouve beaucoup l'ambiance d'un Paris quasi villageois. Et il y a bien sûr la jeunesse, incarnée par un trio d'amis étudiants, dont Isabelle, « *une jeune fille giralducienne* », écrit Peter Tame, l'auteur de la préface et Laurent Willecome, qui a vingt ans mais est déjà (comme Brasillach ?) nostalgique de sa jeunesse. Totalement fataliste, il règle les choix de sa vie en jouant à pile ou face. Ce dont il est certain, c'est d'une mort précoce (comme Brasillach ?) juste après la trentaine : « *Je pense qu'il vaut mieux ne pas vieillir, et s'épargner le ventre, les dents qui pourrissent, la Légion d'honneur, la présidence des conseils d'administration, et les eaux minérales. Seulement, il faut avoir vécu, avant* ». Et puis, il y a cet étrange personnage, le personnage éponyme et central du livre, le marchand d'oiseaux, qui sont ses compagnons, et qu'il « promène » deux fois par jour, comme des chiens, et les place devant sa fenêtre pour prendre l'air. Il est aussi marchand de fleurs, mais il préfère les « soigner » et les entretenir plutôt que de les vendre. « *Il gardait toujours les plus fanées. Merveilleusement, et les soignait, comme des enfants malades. Et il ne les jetait que lors qu'elles n'avaient plus vraiment aucun souffle d'existence* ». Le père La Frite, comme on le surnomme, somnolait parfois dans les bistros de la place Maubert, jusque vers trois heures, puis gagnait à pied les quartiers du centre, se réchauffant avec un paquet de frites. Ce « vieux sorcier » que certains considèrent comme un vagabond est, selon Maurice Bardèche, « *la représentation imprévue du destin* ». Il apportera le bonheur, puis le malheur à Madame Lepetitcorps, mais sans doute était-ce son destin...

Madame Lepetitcorps est un de ces personnages extraordinaires et exceptionnels qu'affectionnait Brasillach, peut-être la plus attachant du roman. Madame Lepetitcorps était née dans un village de l'Yonne.

Ses parents étaient fermiers. Enfant, rudoyée par sa mère qui la détestait et refusait parfois de lui parler durant deux ou trois mois, « *elle ne savait pas ce qu'est le bonheur, et ne connaissait même pas ce mot* ». Trois petits enfants, ses frères et sœurs, moururent avant d'avoir un an. Sa mère la rendit inexplicablement responsable de la mort des petits. Elle finit par se marier, poussée par sa famille qui voulait se débarrasser d'elle. « *Son fiancé avait quinze ans de plus qu'elle, et paraissait beaucoup plus du double. Un sourire écarquillé fixé une fois pour toutes sur lèvres, de gros yeux globuleux sortant de la tête, il semblait frappé d'une irrémédiable idiotie* ». A l'usage, « le mari s'était révélé comme un idiot sans doute, et un paresseux », mais aussi mû par un sadisme « que son extrême lâcheté ne lui permettait pas d'extérioriser avec assez de force ». Dieu merci pour Madame Lepetitcorps, il finit par mourir, ayant pris froid un soir de soulerie et elle se retrouva à gérer seule l'épicerie familiale. Elle ne souriait presque jamais et servait ses clients avec une brusquerie assez rogue. Elle n'avait pas eu d'enfants, et cela lui manquait, ce qui ne l'empêchait pas de rudoyer les petits qui venaient faire des commissions chez elle. Brasillach a, on le sait, le génie de l'évocation des atmosphères. Un exemple : « Les églises de Paris se mirent à sonner un coup chacune, et l'on entendit douze coups comme s'il était minuit, mais c'étaient seulement douze églises qui sonnaient à la file trois heures et quart ». Et puis Madame Lepetitcorps va accueillir deux jeunes vagabonds âgés de treize et quatorze ans qui lui offriront par leur présence « le bonheur le plus complet que puisse connaître sur terre un être vivant ». On s'en doute, cela ne durera pas. Les commères du quartier s'y mettent, l'accusant de « séquestration de mineurs », la surnommant la Gangstère, la femme-gangster étant une espèce redoutable entre toutes dans notre pays, comme on le sait. Elles évoquent l'enlèvement et l'assassinat du bébé Lindberg aux Etats-Unis et, bien sûr la nécessité d'avertir la police. Car « des chose pareilles, c'est une honte ».

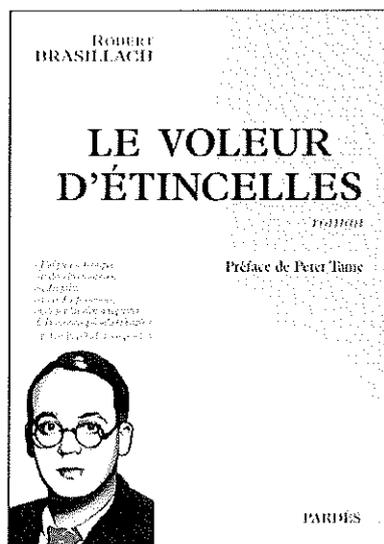
Robert Brasillach nous offre une description extraordinaire du chœur de commères : « *Le chœur levait les bras au ciel, désunissait la mêlée, pour un instant, les têtes rapprochées, puis s'accrochait à nouveau par les antennes, avec précipitation, et solidement. Et tout cela remuait, agitait les bras et les hanches, occupé par une digestion monstrueuse, et sécrétait sa curiosité et son envie. Puis, quand l'œuvre mystérieuse était accomplie, comme une pariaide saugrenue, alors les insectes énormes se séparaient lourdement* ». On croirait lire *La Métamorphose* de Kafka qui voit un jeune homme se réveiller dans le corps d'une insecte monstrueux. Et puis, la « vraie » mère, alertée par toutes ces sollicitudes, finit par paraître. Un grand moment d'émotion feinte : « *Madame Pusseigne leva les yeux au ciel, essuya quelque fausse larme, et lança un soupir si violent et si significatif que personne ne put douter qu'elle eût entendu* ». Une héroïne racinienne... Allait-elle récupérer ses enfants ? Mais non, entre honnêtes gens, il est toujours possible de s'arranger. Madame Lepetitcorps... les chercha, par un froid sibérien, s'imaginant le pire : « *La mort s'installa auprès d'elle, la prit par la main, elle sentit son poignet d'os* ». Il était dix heures du matin lorsque les enfants rentrèrent. Il était six heures du soir lorsque la police vint les arrêter. Le journal publia leur photo, avec ce titre : « *Un crime d'une audace extraordinaire. A Maisons-Laffitte, deux gamins de quatorze ans assassinent une femme* ». Laurent, le sage, expliqua à son amie Isabelle : « je crois que les grands sentiments sont assez difficiles. Il me semble qu'ils ne sont pas faits pour les hommes. Cette femme a essayé d'être mère, il est trop certain qu'elle n'avait pas la grâce. Elle avait de bons sentiments, mais la grâce lui a manqué ».

R.S.

*Le Marchand d'oiseaux de Robert Brasillach, 19 euros franco, Pardès, 44 rue Wilson, 77880 Grez-sur-Loing.*

Rivarol n° 3297, 20 septembre 2017

## REEDITION : Le voleur d'étincelles



### Tribus, je vous aime !

Le voleur d'étincelles est la première œuvre romanesque de Robert Brasillach. Le titre semble inspiré par Tristan Corbière : « Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles ». Mais, autant le dire tout de suite, plus qu'une narration fictionnelle, il s'agit surtout d'un ouvrage initiatique, ascendant, chargé de poésie solaire.

La Trame est assez modeste : un trentenaire célibataire, Lazare Mir, fuit Paris pour aller retrouver sa patrie charnelle, chez sa tante, à Collioure, ville de la mer. La tante Sérafina va lui raconter sa famille, son histoire...

Lazare Mir part en quête de son enfance et de sa mère. Il retrouve la ville circulaire, la mer pâle aux reflets gris et mauve, la nature, l'abondance des fruits, le soleil oblique, les paysages rouges et jeunes. Le parcours de Lazare, en reconstituant le passé, ses origines, lui fait recouvrer la mémoire familiale qu'il prolonge et perpétue ; les liens du sang son ceux de la filiation,

de l'enracinement et du temps long. Pour Lazare Mir, après l'errance urbaine, c'est la renaissance par l'appartenance à une famille, une réappropriation intime et salvatrice, une réelle transcendance.

Cet ouvrage de jeunesse de Robert Brasillach préfigure l'œuvre à venir de l'écrivain surdoué, avec les thèmes récurrents de la jeunesse, du bonheur, du temps qui passe, de la magie (chiromancie, alchimie...) et, bien sûr de la famille.

Brasillach ? Un écrivain de 23 ans, promis à un avenir littéraire étincelant !

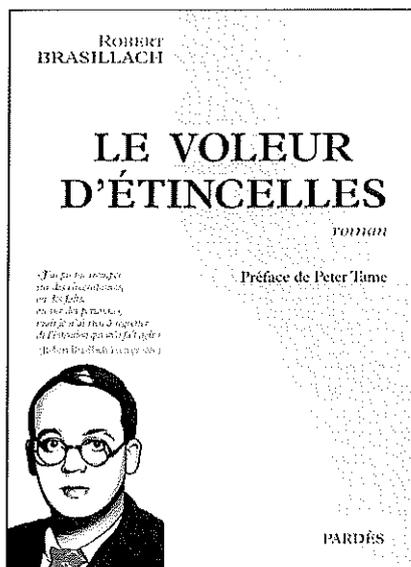
Arnaud Robert.

**Pardès**  
44 rue Wilson  
77380 - Grez-sur-Loing  
Tél. : 01.64.28.53.38  
Email : sarl.pardès@orange.fr

*Nouveauté*  
LITTÉRATURE  
FRANÇAISE  
ROMAN  
Parution  
juin 2017

# LE VOLEUR D'ÉTINCELLES

Robert Brasillach  
15x21,5 - 192 p. - 16 €  
ISBN 978-2-86714-511-7



## ROBERT BRASILLACH (1909-1945)

Romancier (*La Conquérante, Comme le temps passe*), critique littéraire (*Portraits*), spectateur infatigable (*Histoire du cinéma, animateurs de théâtre*), chroniqueur de son temps (*Histoire de la guerre d'Espagne, Journal d'un homme occupé*), journaliste engagé (*Je suis partout*), dramaturge (*Domrémy, La Reine de Césarée*), poète (*Poèmes de Fresnes*), Brasillach s'est essayé dans tous les genres avec une égale réussite. Il appartient au paysage littéraire français du XX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de son œuvre constitue un véritable monument de la littérature française et il est impossible aujourd'hui de l'ignorer.

*« J'ai pu me tromper  
sur des circonstances,  
ou des faits,  
ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter  
de l'intention  
qui m'a fait agir. »*

(Robert Brasillach à son procès.)

## SOMMAIRE

PRÉFACE  
de Peter Tame  
Bibliographie

### NUIT

### MIDI

La main – L'orage –  
Cérémonie – Le voyageur –  
Les récits – La jeune fille –  
Théâtre – Réussite

### SOIR

L'arrivée – L'île –  
L'alchimiste – La fête –  
Les ombres – Présence –  
Le faiseur d'or – Désirs –  
Le visage – Le malade

### MATIN

*Le Voleur d'étincelles* (1932) est le premier roman de Robert Brasillach. Un jeune homme, Lazare Mir, travaille comme journaliste à Paris depuis quatre ans et souffre de ce qu'on appellerait aujourd'hui le « burn out » ou le « stress ». Il quitte la capitale pour se ressourcer dans son Midi natal. Deux femmes, sa tante Sérafina et sa cousine Claude, agissent en intercesseurs pour le rattacher à sa famille catalane, dont l'histoire remonte au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à elles, Lazare apprend « qui il est ». Il part à la recherche de la mémoire de sa mère, « la jeune fille de 1900 ».

Ainsi apprend-il la joie de vivre et le bonheur d'exister : il a le sentiment d'appartenir à une lignée familiale. Il ne se sent plus seul. Il renaîtra, comme son prénom l'indique, illustrant ainsi « le mythe du commencement », un thème qui reviendra souvent dans l'œuvre romanesque de Brasillach.

« On ne connaît personne si on ne connaît sa mère et son enfance. Car c'est là que les bêtes en cercle vivent. » Ce sentiment – Lazare imagine que c'est ainsi que sa mère parlait – doit beaucoup à Colette, que Brasillach admirait.

La tante Sérafina racontera à son neveu sa famille, d'origine espagnole. Elle évoquera son arrière-grand-père, alchimiste qui aurait découvert de l'or. Elle le sensibilisera au pouvoir des « bêtes de la famille ». Avec Claude, belle comme un été méridional, il éprouvera un amour qui ne dit pas son nom, mais qui finira par le relier chaleureusement et cordialement à la tradition familiale.

Les thèmes qui feront le bonheur des lecteurs des romans ultérieurs de Brasillach font leur apparition, ici, pour la première fois : la nostalgie de l'enfance, la jeunesse, le temps qui passe, la joie d'exister, la sensualité, la magie, la Méditerranée et, surtout, l'importance de la famille. Pour Lazare Mir, désormais, il « fera beau toute la vie ».

LE PRÉFACIER  
Peter Tame

Lauréat du prix Robert Brasillach en 1980. A publié *La Mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach* (Nouvelles Éditions Latines, 1986), *The Ideological Hero in the Novels of Robert Brasillach, Roger Vailland, and André Malraux* (Peter Lang, 1998) et une traduction en anglais annotée et indexée des mémoires de Robert Brasillach, *Notre avant-guerre : Before the War* (Mellen, 2003).

# Le Voleur d'étincelles de Robert Brasillach

LES éditions Pardès rééditent tous les romans de Brasillach. Le dernier en date, *Le Voleur d'étincelles* (190 pages), est le premier roman achevé alors que Brasillach était encore à l'École normale supérieure, et publié par l'auteur, en octobre 1932, aux éditions de la Revue française, avant de partir au service militaire. Brasillach était âgé de vingt-trois ans. Il écrivait beaucoup et avec une grande facilité. Dès sa seizième année, comme le raconte Peter Tame dans une excellente préface, il composa des récits, des petits romans inédits, souvent autobiographiques, dans les-



quels on trouve déjà les thèmes qui seront omniprésents dans son œuvre : le Midi, le soleil, la mer, la jeunesse, les vacances... Le voleur d'étincelles est le plus solaire des romans de Brasillach.

pagée d'une perception aiguë du temps qui passe. On songe évidemment au titre de ce roman de Brasillach, *Comme le temps passe*, qui résonne comme un cri du cœur. Lazare Mir va séjourner chez sa tante Sérafina, à Collioure où il retrouvera ses racines. Sérafina, considérée par certains comme une vieille folle, est superstitieuse et chiromancienne. Elle sera la première d'un certain nombre de femmes excentriques et sibyllines qui peupleront les romans de Brasillach. La « vieille fée » va raconter à son neveu « l'épopée de sa propre famille ».

## A LA RECHERCHE DE LA MÉMOIRE DE SA MÈRE

Il va se mettre à la recherche de la mémoire de sa mère et voudrait imaginer « cette jeune fille oubliée qui, un jour, serait sa mère » car « une commune jeunesse les rapprochait ». Sérafina va faire découvrir à Lazare le journal de sa mère qui devait être « gaie et insouciant, aimer la mer et le soleil ». Mais, note Brasillach avec justesse, « Ce n'est pas à lire un journal intime qu'on connaît un être : sitôt qu'on lui met une plume à la main, le plus sincère commence à mentir ». Lazare va apprécier de plus en plus la beauté des paysages méditerranéens.

Les descriptions de cette « mer magique » par Brasillach sont des merveilles. On songe évidemment à Virgile, partout présent en esprit dans ce premier livre du romancier. Lisons ce passage au lyrisme très « virgilien » : « Dans la lumière toujours invisible qui s'avancait vers midi, le port devenait transparent, d'un gris soyeux, plus clair au sommet de la ligne de chaque mince vague. Un grand frisson plissait parfois l'étendue ou faisait naître des vapeurs pâles, diluées dans l'eau, jaunées, remous, bulles violettes et bleues. » Rappelons que Brasillach a écrit, en 1931, un essai dont le titre est *Présence de Virgile*. On retiendra aussi, parmi tant d'autres, cette autre description qui caractérise le génie de Brasillach : « A sa droite était le jour éclatant et midi sur les vagues tremblantes, et à sa gauche le soir était assis dans les vignes desséchées ».

## SEUL ET "NEUF AU MONDE"

Les premières lignes décrivent cependant une ambiance sombre. Le jeune Lazare Mir a vingt-deux ou vingt-trois ans, végété à Paris, se sent déprimé et erre dans la grande ville. Il est seul. Sa mère est morte alors qu'il avait douze ans, son père vient de mourir. Il se sent « Frère d'Adam, avant même la naissance d'Eve, homme sans nombril, neuf au monde ». On retrouve dans ces premières phrases du roman, tout le talent descriptif de Brasillach : « Lazare allait, comme un ivrogne, de réverbère en réverbère, par la nuit. Ce n'est pas l'appui qu'il recherchait, mais la lumière, cette bulle de lumière bornée d'ombre, oscillante et prête à crever, que l'électricité crée autour d'elle [...] Une ombre l'accompagnait, caricaturale et courte, puis immense, vêtue de noir comme un auguste de cirque ». On croirait presque retrouver l'ambiance glauque du Troisième Homme, avec Orson Wells !

## LAZARE EN QUÊTE DE SES RACINES

Ah, que Lazare voudrait quitter Paris ! Son médecin va lui prescrire des vacances

## LAZARE EN QUÊTE DE SES RACINES

Ah, que Lazare voudrait quitter Paris ! Son médecin va lui prescrire des vacances pour se reposer. Lazare va partir pour se ressourcer et retrouver sa première jeunesse à Collioure, « sa ville de vacances ». Comme Brasillach, né à Perpignan, les racines de Lazare se trouvent en Catalogne française. En arrivant dans le midi, Lazare sent un ralentissement du temps qui passe, sinon une immobilisation du temps, qui lui permettra de renouer avec son passé et surtout avec son enfance. Peter Tame note qu'il y a dans ce roman, comme dans tous les romans de l'auteur, une nostalgie de l'enfance accom-

## LA FAMILLE EST UNE, LA NATION EST UNE

Un personnage original du livre est Antonio Mir, arrière-grand-père de Lazare, qui fut alchimiste et qui aurait transformé du plomb en or. L'évocation de l'alchimie renvoie à l'unité de toutes choses. C'est une vérité importante que Lazare découvre sur sa famille, composée de membres individuels, mais qui est en réalité UNE, sorte d'entité qui, nous dit Peter Tame, au cours de son existence, peut parvenir à pro-

duire un « homme parfait ». La recherche de la pierre philosophale appliquée à la famille, mais aussi à la nation... Huit ans plus tard, Brasillach proclamera qu'une « nation est une, exactement comme l'est une l'équipe sportive ». Brasillach exprimera aussi dans le contexte du fascisme européen ce même désir d'unité sur le plan de l'idéologie politique.

## UN AMOUR PLATONIQUE

Une cousine lointaine, Claude Mir, une jeune veuve, va venir, accompagnée de son fils Vincent. S'en suivra une « liaison » entre le jeune homme et la femme mûre, qui restera parfaitement platonique, malgré de fortes tentations de la chair. Oserai-je le dire ? Je demande pardon aux inconditionnels de Brasillach, mais je trouve les pages qu'il consacre aux relations amoureuses parfois mièvres et agaçantes. Cela n'enlève évidemment rien à son immense talent.

## LA TERRE ET LES MORTS

La réception du roman a été en général chaleureuse. Brasillach craignait que le roman ne fût « ennuyeux comme la pluie ». Mais sa poésie y exerce un pouvoir magique sur le lecteur. La conclusion du roman est très barrésienne. Lazare visite le cimetière où certains membres de sa famille sont enterrés. Il éprouve le bonheur de se sentir directement lié aux morts. Il sait désormais « qu'il est », renaît ou, plutôt « naît véritablement ». La terre, « son pays retrouvé » et les morts l'accompagneront toute sa vie.

Autres livres de Brasillach parus chez Pardès : *Six heures à perdre* que Patrick Wagner (Livr'arbitres) analyse ainsi : « Une formidable plongée dans la France occupée, celle du Maréchal et le marché noir, des petites combines, des reniements » ; *Les Sept Couleurs*, un de ses plus grands romans, où l'on trouve la nostalgie de la jeunesse, la fuite inexorable du temps, le charme du Paris d'avant-guerre, l'amour, les amitiés franco-allemandes ; *La Conquérante*, qui s'inscrit dans la lignée de notre littérature coloniale : un livre écrit dans le souvenir de son père, Arthémile Brasillach, capitaine de la Coloniale, tombé au Maroc le 13 novembre 1914 ; *L'Enfant de la nuit*, le deuxième roman de l'auteur, qui dresse un tableau plutôt sombre d'un quartier de Paris ainsi que de ses habitants ; *Le Marchand d'oiseaux* où l'on retrouve le Paris des années 1930 et des petites gens. On y découvre Laurent, un jeune étudiant, convaincu qu'il mourra dès la trentaine passé, dire : « Il ne faut pas aller contre sa destinée » ; *Notre avant-guerre*, formidables mémoires de Robert Brasillach, devrait paraître cet automne.

R. S.

Le livre est à 19 euros, frais de port compris ; Pardès, 44 rue Wilson, 77880 Grez-sur Loing.



## Brasillach, le délicat poète

Les éditions Pardès, qui font un travail remarquable, rééditent les romans de Robert Brasillach. Il y a notamment *Six heures à perdre*, *Les sept couleuvres*, et puis, n'oublions pas ce livre de Philippe d'Hugues, dont le titre est *Brasillach*, paru dans la collection « Qui suis-je ? ». Il y aura aussi dans les prochains mois la réédition de *Comme le temps passe*, *La Conquérante*, *Le Voleur d'étincelles*. *L'Enfant de la nuit*, écrit entre mars et octobre 1934, est le deuxième roman de Robert Brasillach, le premier étant *Le Voleur d'étincelles* (1932). On y découvre non la Méditerranée qu'il aimait tant, mais le Paris populaire d'avant-guerre qu'il décrit, diront certains critiques, avec une « sensibilité féminine ».

Le principal personnage du roman est la petite Anne, orpheline abandonnée par ses parents, « petite fille malheureuse », « laide fille, grise et pauvre » qui vit dans le quartier alors populaire de Vaugirard qui était, dira Brasillach, « un village parisien ». La pauvre Anne ressemble à « une petite fille de l'école communale, punie et destinée à être punie, toujours laide et toujours mauvaise élève ». Brasillach

étonnant, un petit surdoué, malmené par la vie, paralytique et muet. Brasillach le décrit comme un joueur d'échecs sans pareil que le grand champion soviétique Alekhine vient visiter. Très étonnant et invraisemblable épisode dû à l'imagination certainement débordante de Brasillach mais qui exprime peut-être l'intérêt, ce que j'ignorais totalement, de l'auteur pour le roi des jeux (un lecteur érudit pourrait-il m'éclairer ?). Quatrième champion du monde des échecs de 1927 à 1935 et de 1937 à sa mort, Alekhine fut le premier champion du monde d'échecs à reconquérir son titre et le seul à mourir en portant son titre. Il a donné son nom à une ouverture, la défense Alekhine, qu'il employa à Budapest en 1921. Mais le livre vaut beaucoup par ses descriptions des ambiances de Paris où Brasillach et ses amis déambulaient jusqu'à point d'heure : « Dans la nuit, l'unisson était plus parfait encore. Et plus parfait le mirage qui montait de ces nuits droites et bosselées, de ce vieux quartier ouvrier et noble, encore percé de jardins, dont l'ombre m'apportait les bouffées fraîches. Des hommes attendaient, ivrognes ou malandrins, ou très honnêtes noctambules. Des femmes en cheveux rôdaient, près des bistros mal éclairés, qui laissaient sur les trottoirs une tache jaunâtre ». Et puis : « Paris menait sa vie nocturne, qui, en ces quartiers, est mystérieuse et minuscule, faite de grignotements, de remuements d'insectes, de murmures chuchotés, et s'apaise le plus souvent en grandes plaintes de silence. Que m'importaient ces étrangers autour de moi, ces langues que

s'inspire sans doute dans son roman des affaires Violette Nozière (1933), parricide et libertine, et de l'histoire des sœurs Papin (1933), coupables d'avoir assassiné leur patronne et sa fille. L'auteur dépeint surtout des « êtres ordinaires », de « petites gens », des « personnages bizarres et délicieux ». Il y a Madame Pluche, cartomancienne, que Robert B. (c'est le nom transparent du narrateur) va consulter, qui avoue son intérêt pour « l'occultisme et plus encore pour les petites gens qui s'y adonnent ». Il y a le cordonnier-poète Juste Contremoulin, pénétré par le christianisme et la charité, et puis M. Ollivier, bibliothécaire du Quinzième, nostalgique du Paris d'avant-guerre, où il n'y avait que peu de voitures. Il déclare : « On y marchait librement pendant des heures ». L'histoire d'Anne est triste et même tragique. Anne est vouée au destin et à la mort, enveloppée par la nuit, une nuit qui prendra souvent des formes aqueuses et liquides, écrit Peter Tame qui signe la préface du livre. Elle, qui avait tout fait pour être aimée par un petit voyou qui l'avait abandonnée, sera cependant sauvée, après s'être jetée dans la Seine.

Il y a aussi dans ce roman un personnage

*j'ignore, ces nègres, ces Annamites ? En cette heure nocturne, ils écoutaient, au-dehors, monter la respiration de Paris ».*

Il y a des pages magnifiques dans ce livre. Jugez-en : « Le matin gris n'apportait pas la paix. Il devait venir, cependant, comme chaque jour, avec son aube aigre, son froid mouillé, ses nuages déchiquetés au-dessus de l'orient, avec son soleil invisible à Paris, et ses pas résonnants dans les rues désertes. » Brasillach évoque « cette pâle et sale lueur, ce gribouillis laiteux qui annonçait le jour. C'est l'heure où l'on remet au lendemain le travail, la décision ou le suicide. C'est l'heure où la vie est vaine ». Robert B. errera, comme l'auteur dont il est le double, longtemps dans Paris, « ville d'ombres et de pierres, grondante, riches en fumées, grande masse d'hommes et de femmes ». Pour conclure, voici un extrait du magnifique commentaire de l'Évangile que Brasillach attribue dans le roman à son cordonnier-poète : « N'aie pas de souci ! Pour l'or et l'argent, / N'aie pas de souci ! Pour les vêtements. / Regarde l'oiseau / Qui ne sème pas : / Il n'amasse pas / Dans les greniers hauts / L'avoine ou le blé / Il ne compte pas / Les foins moissonnés, / Il ne bâtit pas / De riches palais / Vous qui vous souciez / Du pain et du sel / Il faut imiter / Les oiseaux du ciel. »

R. S.

*L'Enfant de la nuit* de Robert Brasillach. Pardès, 204 pages, 19 euros franco, 44 rue Wilson, 77880 Grez-sur-Loing.

Rivarol n° 3291, 20 juillet 2017.

RB délicat poète, Rivarol n° 3279, 30 mars 2017.

Le deuxième roman de Robert Brasillach n'est écrit qu'en 34 soit deux ans après *Le voleur d'étincelles* (en savoir plus...) et trois ans après son magnifique *Présence de Virgile* (en savoir plus) écrit alors qu'il était rue d'Ulm.

Ce roman moins autobiographique, créé à partir d'une histoire vraie notée en 33, nous offre toujours la magnifique puissance de sa poésie. Chacun des personnages - Mme Pluche, l'enfant muet, le cordonnier-poète, la diseuse de bonne aventure - sont croqués avec tendresse, amoureusement caressés de sa plume.

Paris 15ème, Vaugirard, une petite place, une vie, la vie, les gens, leurs histoires. Grâce au talent, à la poésie de Robert Brasillach, le commun devient exceptionnel, le vulgaire extraordinaire.

Et ce langage suranné : Passant devant la marchande de quarte saisons, dévorant sa plombière, elle profitait de la semaine anglaise s'étonnant devant ses femmes en cheveux et les Annamites.

Plaisir aussi de lire ce poète maudit dans la première édition de ses œuvres complètes de 1963, exemplaire numéroté sur chiffon de marais, préfacée par Marcel Aymé, annotée par son beau-frère Maurice Bardèche.

"Je me suis trouvé là, dans ce Paris unique, dans cette ville des faubourgs et des cathédrales, dont la douce couleur grise est la couleur même de ma jeunesse. Il n'était besoin de rien d'autre. Il n'y a pas d'êtres ordinaires."

"Je les regardais venir de loin, image populaire de la jeunesse, gênants enfants prêts à tirer les sonnettes et à réveiller les voisins, mais agréables à voir, somme toute, amusants et jeunes surtout, irrémédiablement et admirablement jeunes."

"J'appris à m'intéresser à tous ces mythomanes de la culture gratuite que rassemble les bibliothèques municipales : ils étaient pareil à ceux que j'avais pu connaître en province, autrefois, et formaient bien, en effet, la province de Paris, cette province formée instruite par les instituteurs, illuminée par la naïve idée du progrès et qui épelle l'histoire de la civilisation humaine de Zola et de Romain Rolland. Autour de ce tapis vert, pareil aux tapis des casinos, où montent des rêves ingénus et parfois dangereux, se perpétue cette race qui ne sait lire que depuis Jule Ferry et qui se lève, à cinq heures, des yeux pâles et myopes sur la pendule, règle sa montre, et, songeant toujours à la République et au Peuple, va rejoindre au café les compagnons des parties de cartes, ou à la maison la femme acariâtre et fidèle."

"Le matin gris n'apporterait pas la paix. Il devait venir cependant, comme chaque jour, avec son aube aigre, son froid mouillé, ses nuages déchiquetés au-dessus de l'orient, avec son soleil invisible à Paris et ses pas résonnants dans les rues désertes. Il vient donc blanchit le carreau sale, fit retourner sur leur couche trempée les malades dans leur sueur, les couples anciens dans leur rêves solitaires, arrêta le somnambule sur le bord du toit, décrocha le volet rouge du bistro fumeux, ouvrit l'œil du chat pelotonné. "

"Je l'ignorais. Peut-être jamais plus. Peut-être jamais plus. Mais dans ce soir velouté, dans cet air savoureux comme le jus des premiers fruits, que m'importait ! La vie était auprès de moi, devant moi, et la vie était douce."

Lire les anars de droite et autres poètes maudits. Liberté chérie.

Lectori salutem, Patrick

Patrick Chabannes 11 mars 2010

<http://www.quidhodieagisti.com/2010/03/robert-brasillach-l-enfant-de-la-nuit.html>

## MEMOIRES : Quand Le Pen parle de Brasillach



La personnalité de Jean-Marie Le Pen n'est pas de celles qui font l'unanimité. Je connais bien des ARB qui, pour tel propos décevant, telle attitude regrettable, ont décidé de tirer un trait définitif sur le Menhir. Soit. Il n'empêche...

Il n'empêche, chers Amis, que vous devez lire et faire lire le premier tome des *Mémoires* de JMLP ! D'abord parce que la fidélité affichée de Le Pen à la mémoire de Robert Brasillach ne s'est jamais démentie. Ensuite parce que c'est un excellent livre.

Pour Le Pen, Brasillach c'est avant tout les *Poèmes de Fresnes*. Il récite le *Testament d'un condamné* à la moindre sollicitation... Rappelons que c'est sa maison d'édition, la SERP, qui a enregistré et diffusé leur lecture par Pierre Fresnay (il nous rappelle que l'illustre acteur avait refusé toute rémunération). Il évoque avec émotion le souvenir de l'audition du disque chez Maurice et Suzanne Bardèche, en présence de la mère de Robert. Celui que ses ennemis ont dépeint comme une brute est féru de poésie ; sur sa table de chevet l'*Anthologie de la poésie grecque* de Brasillach voisine avec les œuvres de Villon et Musset.

Le destin du poète fusillé ramène Le Pen à des considérations historiques. De Gaulle refuse la grâce : « *Je ne lui ai pas pardonné* » (p. 330). Plus loin, il précise : « *Cet acharnement injuste, indécent, indigne, contre le maréchal Pétain est l'un des deux méfaits emblématiques de De Gaulle, avec le meurtre de Brasillach, (...) qui sont à l'origine de mon aversion pour lui* » (p.393). Il n'en démord pas : « *Quel cœur juste, quel esprit droit, peut tolérer que l'on fusille Brasillach, et que soixante-dix ans après on s'en fasse gloire (...) quand on absout au nom du talent Louis Aragon (...) ?* » (p.401)

Sur De Gaulle, sur la résistance et l'épuration, sur les traces laissées dans l'histoire nationale, Le Pen écrit des pages définitives. L'adolescent qu'il était pendant la guerre (il est né en 1928) avait espéré un temps en la théorie du glaive et du bouclier : Pétain protégeant son peuple, De Gaulle délivrant le territoire. Mon grand-père qui avait fait la Grande Guerre, aimait le Maréchal et admirait le Général, y a tenu jusqu'à sa mort. Plus réaliste, JMPL a vite compris que cette théorie était incompatible avec la haine diffusée par la radio de Londres pour qui « *l'ennemi était à Vichy plus qu'à Berlin* ». Fin politique, Le Pen explique : « *Il fallait que De Gaulle abaissât Pétain pour monter lui-même ?* » De même lors des massacres de l'épuration, De Gaulle laissa-t-il faire les communistes car « *il lui fallait le soutien de Staline* » face aux Américains qui ne l'aimaient guère.

Lui qui, à seize ans, avait rêvé d'abattre un soldat allemand pour venger son père, a été indigné par les horreurs de l'épuration et il le dit. Avec force et calme, il explique que De Gaulle n'a pas voulu faire la paix en 1944 et que « *le résistancialisme a perpétué la guerre civile pour pérenniser ses prébendes et son pouvoir* », conduisant à exalter « *l'attentat individuel, le meurtre "patriotique", le sabotage* ». Et Le Pen de conclure, impitoyable : « *les bombes du FLN et celles de Daech sont les filles de notre Résistance communiste* ».

Et si le président honoraire du Front national revient sur ces sujets qui fâchent, on sent bien que ce n'est ni par provocation ni par obstination, ni pour faire enrager sa fille. Dans ces *Mémoires* qui sont aussi une réflexion sur sa vie, il est bien au-dessus de cela ; il tient à montrer ce que fut le cœur de son engagement. Il sait que l'Histoire a donné raison à l'homme de Londres, que l'affaire algérienne était sans avenir, mais il s'indigne de la condamnation morale des vaincus. Sa sincérité est vibrante lorsqu'il dénonce une « *fausse mémoire [imposée ...] par des décennies de propagande* ». C'est ainsi qu'il est devenu le « *tribun des rebelles [...] la voix des sans voix* » ; c'est le fondement de son « *ambition [...] d'être, à l'inverse du grand séparateur, le réconciliateur des Français* ». Et ce fut à l'origine de la fondation de Front National, en 1972, sur laquelle s'achève le premier tome de ses *Mémoires*.

Le regard que porte JMLP sur ces années qu'il a vécues, où il a joué un rôle d'abord modeste mais courageux (engagement en Indochine, puis en Algérie alors qu'il était député, élu sur la liste Poujade), est pénétrant et sans concessions — y compris sur ses propres erreurs de jugement. Son récit de la guerre d'Algérie est une véritable leçon d'histoire, claire et sereine.

Et, bien sûr, il y a tout l'aspect autobiographique qui tient le lecteur en haleine. La première partie, « *L'Enfant de la Trinité* », est une belle évocation de la vie en Bretagne dans les années 30 de l'autre siècle, semblable à la vie rurale de nos grands-parents, avec en plus la mer et ses dangers qui rendaient sans doute la mort plus présente. La description de la vie sur un cap-hornier au temps de son père est une très belle page de littérature maritime.

Bref, ce premier tome se lit comme un roman, passionnant et instructif. Espérons que le second, abordant des sujets plus récents, gardera la même hauteur de vues.

Monique Delcroix

Le Hors-Série de *Présent*, janvier-février 2019, consacré à « *Brigneau et Madiran* », fait de nombreuses allusions à Robert Brasillach. En voici les principaux extraits ainsi qu'un article et un entretien de nos ARB Eric Delcroix et Camille Galic. Voir également les encadrés ci-dessous.

**p. 4 - de Philippe Vilgier (ARB) :**

(...) Brigneau s'appelle encore Well Allot et Brasillach, en ce mois de septembre 1943, a été touché par la lettre que celui-ci lui a adressée après sa prise de distance avec l'équipe de *Je suis partout*. Well n'oubliera jamais le premier dîner rue Mouffetard : l'auteur de *Notre avant-guerre* arrivant avec une bouteille de Bourgueil glissée dans la poche de sa canadienne. Brasillach est venu en voisin, du 5 rue Rataud où il habite avec sa sœur Suzanne et son beau-frère Maurice Bardèche. Très vite Brasillach lui confie : « Tu devrais écrire. Simplement. Familièrement. Comme tu écris tes lettres. Des histoires de quartier. » Ainsi voit le jour la nouvelle *Moi-Mézigue de la Mouff*. Avec bientôt comme héritage pour Well cette strophe des Poèmes de Fresnes laissée par son ami Robert :

« Cher Well, notre sainte colline : /Le Petit peuple du marché, /la rue grouillante où l'on chemine, /la charrette des maraîchers, /Ils sont à toi, ami têtù... »

**p.6 - de Francis Bergeron (ARB) :**

Jean Mabire a dit [au sujet du livre de Brigneau *Mon après-guerre* (1966)] qu'il s'agissait du « cri d'un homme tranquille qui ne sait pas se taire quand on tire sur ses amis ». C'est cela, mais ce n'est pas que cela. *Défense de l'Occident*, la revue de Maurice Bardèche, résumait (...) : « Du 6 février 1945 au 10 mars 1963, du normalien fusillé Robert Brasillach au polytechnicien fusillé Jean Bastien-Thierry, ont vécu tour à tour Well Allot, Julien Guernec, François Brigneau, trois pseudonymes, dix journaux, vingt scandales, cent portraits, des milliers de morts. (...) De tous les visages entrevus, de tous les paradoxes à la Von Salomon livrés par cet ouvrage, il ne demeure, quand on l'a refermé, qu'une grande paix intérieure, que le bonheur de pouvoir se murmurer à soi-même dans le silence : « Mon honneur s'appelle fidélité ».

**p.7 - En chapeau d'un inédit de François Brigneau consacré au roman de Marcel Aymé *Gustalin* :**

« Déformé tour à tour par l'ironie et la tendresse, un monde infiniment précieux naît de l'oeuvre de Marcel Aymé. » Robert Brasillach (*Les Quatre Jeudis*)

**p.8 - de l'abbé Alain Lorans :**

C'était un soir de novembre 1992, à l'Institut universitaire Saint-Pie X, François Brigneau donnait une conférence sur Brasillach dont il avait été le codétenu à Fresnes. La salle était comble (...)

**p.14 - Extrait de l'entretien d'Anne Le Pape (ARB) avec Jean-Marie Le Pen :**

JMLP (parlant de François Brigneau) : Un personnage était un lien entre nous, c'est Robert Brasillach.

ALP : Je connais ses liens avec Robert Brasillach. Mais, vous, qu'est-ce qui vous rapproche de Brasillach ?

JMLP : Dans le pot commun des relations, il y avait Robert Brasillach, que moi je n'ai pas connu, mais dont j'étais un admirateur, et dont j'ai diffusé d'ailleurs les *Poèmes de Fresnes*, ainsi qu'un autre disque, *Lo Cirero chante Brasillach*. J'ai ses œuvres complètes.

ALP : Vous parlez de Brasillach qui vous rapprochait. Il vous rapprochait en fait tous les trois, pour en revenir à François Brigneau et à Jean Madiran qui lui aussi a écrit un livre sur Brasillach.

JMLP : C'est vrai ! J'ai les *Poèmes de Fresnes* à la tête de mon lit. Je les ai notamment dans une édition récente, en petits livres, que je distribue à des gens qui ignorent tout de la poésie et de Brasillach, car nous sommes désormais un pays assez éloigné de la poésie, comme d'ailleurs de la lecture. Robert Brasillach, un destin fauché à 35 ans... « L'an 35 de mes années... » (Jean-Marie Le Pen récite alors toute une partie du *Testament d'un condamné*.) C'est un des poètes qui m'a vraiment marqué.

# Entretien avec Camille Galic

Propos recueillis par **Philippe Vilgier**  
*philippe-vilgier@present.fr*

— *Camille Galic, vous rendiez hommage le 25 décembre 2014, dans Présent, à Jean Madiran « sauveur » de l'hebdomadaire Rivarol que vous avez dirigé de 1983 à 2010. Pour quelle raison ?*

— Le 9 novembre 1999 au soir, alors que je revenais abruti d'une séance chez le dentiste, je trouvai la rue d'Hauteville encombrée de camions de pompiers. Pour la seconde fois puisque, en septembre 1973, après le renversement du communiste Alende par l'armée chilienne, un cocktail Molotov (lancé par de courageux démocrates, qui ne furent bien sûr jamais identifiés) avait détruit une partie de notre imprimerie du passage des Marais, le feu ravageait les locaux de Rivarol que je dirigeais depuis 1983. Accidentel et non criminel cette fois, l'incendie faillit coûter la vie à notre maquettiste d'alors, Jacques Dupuy Le Doublet, évacué en catastrophe du troisième étage par la grande échelle

non sans avoir réussi à sauver le disque dur de son ordinateur de mise en pages, véritable mémoire du journal, évacué avec lui ; mais les autres bécasses, le fax, l'imprimante, la documentation et pas mal d'archives, administratives et historiques, n'y survécurent pas. Et il était impossible de rester dans les lieux, saturés d'odeur de brûlé. En attendant de trouver un autre toit et de remplacer le matériel informatique, comment sortir le journal et notre mensuel *Ecrits de Paris* ?

— *L'amitié française n'est donc pas un vain mot ?*

— C'est alors que se présentèrent deux sauveurs : foin des rivalités toujours vives dans la presse, Jean Madiran et Serge de Beketch offrirent spontanément leur aide. A l'époque, comme aujourd'hui, la confection de *Présent* se faisait le matin. Eh bien, trancha Jean, nous n'avons qu'à venir rue d'Amboise l'après-midi ; les ordinateurs, le télécopieur et autres facilités seraient à notre disposition.

Chaque après-midi de semaine, jusqu'à début janvier 2000, Jacques Dupuy (qui, d'emblée, s'entendit fort bien avec son

collègue Thierry Verdier, lequel assure toujours avec maestria la fabrication de votre quotidien) et moi-même débarquions donc à *Présent* pour saisir les articles qui, en ce temps-là, nous parvenaient en disquettes mais bien plus souvent en tapuscrits, les corriger sur épreuves et les mettre en pages après avoir cliqué les dessins de Chard. Et, le week-end, j'allais écrire mes « papiers » et l'édito sur le Mac de Serge, avant que Danielle de Beketch ne m'appelle pour un joyeux dîner dans la cuisine où gambadait Titan, leur yorkshire – nain !

*Rivarol* put donc paraître régulièrement, ainsi qu'*Ecrits de Paris*. Grâce aux directeurs de *Présent* et du *Libre Journal de la France courtoise*.

Serge de Beketch est mort le 6 octobre 2007 et Jean Madiran, qui semblait indestructible, le 31 juillet 2013. Si la fameuse confraternité journalistique dont se prévaut la grande presse tient de la fiction, sauf lorsqu'il s'agit de traquer en meute un phantasmagique fâchisme, l'amitié française, elle, existe : Jean et Serge m'en donnèrent la preuve la plus désintéressée.

## Son après-guerre et notre initiation

**C**OMMENT DEVIENT-ON brigneaulâtre jusqu'à vouloir posséder et lire tout Brigneau, ce qui est mon cas ? Pour moi, l'aventure a commencé avec la découverte de *Mon après-guerre* (1966, mais réédité), et c'est la plus inespérée des initiations.

Jean Mabire a dit de ce livre qu'il s'agissait du « cri d'un homme tranquille qui ne sait pas se taire quand on tire sur ses amis ». C'est cela, mais ce n'est pas que cela. *Défense de l'Occident*, la revue de Maurice Bardèche, résumait en mars 1967 cette autobiographie précoce (Brigneau n'a que 47 ans à sa parution) en ces termes : « Du 6 février 1945 au 10 mars 1963, du normalien fusillé Robert Brasillach au polytechnicien fusillé Jean Bastien-Thiry, ont vécu tour à tour Well Allot, Julien Guernec, François Brigneau, trois pseudonymes, dix journaux, vingt scandales, cent portraits, des milliers de morts. (...) De tous les visages entrevus, de tous les paradoxes à la Von Salomon livrés par cet ouvrage, il ne demeure, quand on l'a refermé, qu'une grande paix intérieure, que le bonheur de pouvoir se murmurer à soi-même dans le silence : "Mon honneur s'appelle fidélité". »

**Francis Bergeron**

*francis-bergeron@present.fr*

### Une porte d'entrée

*Mon après-guerre* constitue donc la porte d'entrée idéale pour accéder à la connaissance de Brigneau, et pour donner l'envie de découvrir les écrits des origines, ceux de *La Dernière Lanterne*, cette revue semi-clandestine qu'il rédigeait avec ses amis Antoine Blondin et Pierre Boutang, ses « chroniques en langue parlée », qui deviendront *Les Propos de Coco-Bel-Ceil*, ses romans policiers à la Albert Simonin, et aussi ce faussement nostalgique *L'Aventure est finie pour eux* (Gallimard, 1960), qui semble préfigurer sa propre renonciation à l'aventure, l'aventure politique, tout au moins. Une renonciation qui ne se produira jamais, en fait. *Mon après-guerre* n'était pas son dernier coup d'archet, mais ce livre constitue indubitablement la dernière de ses œuvres à vocation littéraire. Les livres qui suivront se voudront des outils militants, ou des travaux se situant dans la

continuité de ses articles de presse, des livres de circonstance, des extraits de son journal, des éclairages sur l'histoire, des commentaires de l'actualité du moment.

Après 1966, ou plus exactement après les chocs fondamentaux qu'ont été les assassinats légaux de Brasillach et de Bastien-Thiry, à vingt ans d'intervalle, François Brigneau est devenu ce journaliste à la culture éclectique, qu'on lisait avec passion dans les pages de *Minute*, *Télé Magazine*, *Les Dossiers du Clan*, *Présent*, *National Hebdo*, *L'Anti-89*, *Le Choc du mois*, *Le Libre Journal*, *Mes derniers cahiers*...

Cet homme fut donc d'abord un journaliste, on serait presque tenté d'écrire : ne fut qu'un journaliste, le type même du journaliste. Le journaliste est l'écrivain de l'éphémère, et la presse mène à tout, à condition d'en sortir, dit-on ; mais Brigneau n'en est plus sorti. Pourtant, c'est par ses articles de presse d'abord qu'il demeure : le pamphlétaire peut survivre à son temps, quand, une fois disparues les scories de l'actualité, il reste les mots du talent. Voyez Léon Bloy, voyez Céline, voyez Léon Daudet ou Bernanos. Et voyez Brigneau.

# Délit d'opinion

## François Brigneau face aux persécutions judiciaires

**D**ÉFENDRE FRANÇOIS BRIGNEAU fut l'honneur qui m'échut à la veille du bicentenaire de la Révolution. TFI reconstitua, en décembre 1988, une manière de procès de Louis XVI, Jacques Vergès étant chargé de défendre le roi, dont il obtint l'acquiescement virtuel des téléspectateurs. Mon confrère avait obtenu sa documentation de François Brigneau, alors rédacteur en chef de *L'Anti-89*, et en retour Brigneau reçut la promesse de l'illustre avocat de devenir son défenseur. Mais Vergès s'esbigna à la vue de la citation à comparaître, tôt délivrée à la requête d'Anne Sinclair, dans l'affaire dite de « l'épanouie boulangère azyme », chronique dans *National Hebdo* du 10 novembre 1988 (loi Pleven)... Et c'est ainsi que François Brigneau vint à mon cabinet, « presque par ricochet » écrira-t-il, m'adoubant comme son défenseur, cette fois-là et... pour toujours !

Les poursuites sous le visa de l'infâme loi

**Eric Delcroix**  
redaction@present.fr

Pleven de 1972 connurent une accélération notable avec les années Mitterrand. L'heure était à une nouvelle génération de magistrats, plus du tout rétive au délit d'opinion qui-n'existe-pas, aux ligues de vertu subventionnées et à la délation.

En ce temps-là, François Brigneau tenait une chronique dans *National Hebdo*, hebdomadaire du Front national. Aussi ces persécutions judiciaires le frappèrent-elles en parallèle à celles dont la bien-pensance triomphante accablait Jean-Marie Le Pen.

Je n'ai pas compté le nombre de procédures idéologiques dont François Brigneau fut la victime. Il venait toujours au tribunal dans sa veste de velours, la tête dans les épaules, bourru,

taiseux, répondant *a minima* aux questions des juges (« Je vous laisse parler, Maître, c'est votre affaire »). Mais il ne céda jamais, à l'instar d'un Faurisson dont il admirait tant la ténacité et dont il se fera le biographe.

Pourquoi tant d'acharnement ? François Brigneau a souffert de la décadence du droit, le législateur et les juges se vautrant dans la mélasse des droits de l'homme, sa subjectivité partielle et son pathos de circonstance. Que ne ferait-on pas au nom du Bien issu d'une Deuxième Guerre mondiale que l'on ne veut pas clore ?

Tant de partialité assumée avec ingénuité est le fruit d'un travail de propagande au terme duquel les juges portent le message du « vivre ensemble » idyllique exigé par l'irénisme progressiste.

Le système est arrivé au bout de sa logique, multipliant les délits d'opinion, que personne n'ose même nommer : ordre moral antidiscriminatoire oblige.

François Brigneau a été l'un des cobayes du système qui depuis s'est complètement emballé, aboutissant à cet odieux totalitarisme judiciaire qui intimide ou terrorise. Amer devant tant d'injustice, Brigneau affirmait pouvoir identifier les « cons » à ce qu'ils disent « J'ai confiance dans la justice de mon pays » ! Pour paraphraser Michel Audiard, n'est-ce pas précisément à ça qu'on les reconnaît ?

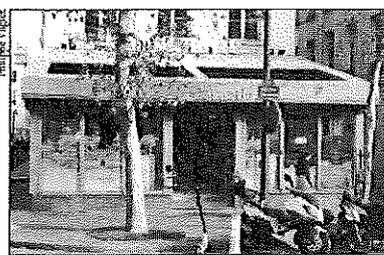
## Une Rive gauche très à droite

**Philippe Vilgier**  
philippe-vilgier@present.fr

**L**A RIVE GAUCHE : un quadrilatère occupé par les Ve et VIe arrondissements et que se partagent les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel. Mais, surtout, des années trente à cinquante, le lieu où vivaient, écrivaient et se retrouvaient nombre d'écrivains et de journalistes qui, contrairement à la croyance, étaient loin de tous afficher des idées « de gauche ». Prière de ne pas oublier « la jeune droite littéraire ». Et parmi ses représentants, François Brigneau.

D'emblée, une adresse à retenir dans notre périple droitier sur les traces de ce dernier : le 111, rue Mouffetard.

Brigneau s'appelle encore Well Allot et Brasillach, en ce mois de septembre 1943, a été touché par la lettre que celui-ci lui a adressée après sa prise de distance avec



La Rhumerie aujourd'hui.

l'équipe de *Je suis partout*. Well n'oubliera jamais le premier dîner rue Mouffetard : l'auteur de *Notre avant-guerre* arrivant avec une bouteille de bourgueil glissée dans la poche de sa canadienne. Brasillach est venu en voisin, du 5, rue Rataud où il habite avec sa sœur Suzanne et son beau-frère Maurice Bardèche. Très vite Brasillach lui confie : « Tu devrais écrire. Simplement. Familièrement. Comme tu écris tes lettres. Des histoires de quartier. » Ainsi voit le jour la nouvelle *Moi-Mézigue de la Mouff*. Avec bientôt comme héritage pour

Well cette strophe des *Poèmes de Fresnes* laissée par son ami Robert : « Cher Well, notre sainte colline, / Le petit peuple du marché, / La rue grouillante où l'on chemine, / La charrette des marâchers, / Ils sont à toi, ami têtù... »

### Apprécié par Céline

Juste après la guerre, Well continue d'occuper avec sa première femme deux pièces au premier étage du 111 (au-dessus de la boutique de volailles de sa belle-sœur, devenue aujourd'hui pâtisserie orientale). Pierre Boutang y venait leur déclamer des potron-minet – parfois alors qu'ils étaient encore au lit – des nouvelles philosophiques auxquelles ils ne comprenaient rien. Quant au futur François Brigneau, il rédige là ses chroniques en langue parlée qui mettent en scène Coco-Bel-Ceil. Réunies en volume, elles lui vaudront cette appréciation de Céline : « Très bien je trouve ce Coco-Bel-Ceil ! (...) Rendu émotif, poésie mitraillée... Coco-Bel-Ceil a même le petit truc du délire final, trop oublié du français. (...) Musique, à peine prose, drapé, le vice. »

En 1948, le créateur de Coco organise un spectacle de chansonniers au *Roméo*, un cabaret-dancing situé 71, bd Saint-Germain (il existe toujours), qu'il intitule *Le Bec de Paris*. Une manière de faire passer des idées non conformes au progressisme ambiant et qui causeront vite la fin de l'aventure, le tenancier prenant peur.

Si la figure de Sartre et des existentialistes est associée à celle des *Deux Magots*, c'est à celle de *La Rhumerie*, n° 166 de l'obligé boulevard Saint-Germain, que se rattachent celles de Brigneau et de ses compagnons les Hussards. Drague et littérature y faisaient bon ménage (François y rencontra sa seconde femme Sabine). Mais les bagarres déclenchées par Blondin, auxquelles Brigneau ne pouvait que prêter main-forte, avaient lieu en face, à *La Pergola* (devenue actuellement une boutique de vêtements). Décidément, comme le temps passe...



## Les enfants terribles du XX<sup>e</sup> siècle Le romantisme fasciste

Par François Bousquet

Rien de plus difficile à cerner que le phénomène du romantisme fasciste, un romantisme noir et rouge. C'est la gageure qu'a réussi à tenir Paul Sérant dans un ouvrage depuis longtemps introuvable. Réédité par Pierre-Guillaume de Roux et superbement préfacé par Olivier Dard, son *Romantisme fasciste* se dévore d'une traite.

**R**omantisme fasciste ? L'expression ne surprendra que les perroquets habitués aux réflexes pavloviens et qui vous jettent au visage du « salaud de

facho » sans jamais économiser leurs glandes salivaires. On leur a appris à croire benoîtement que le fascisme est une catégorie du mal ; et le romantisme, une catégorie du bien. Hors du manichéisme, point de salut. Ils s'y tiennent, peureusement et paresseusement, en se signant suivant les rituels de conjuration propres à l'antifascisme. Peu importe que l'indéfinition même du fascisme en dévalue la portée, ce n'est plus qu'un film d'horreur à grand spectacle que les « antifas » aiment à se repasser pour se faire peur à bon compte, entre le vampire et le loup-garou. La marque de la Bête. Un tortionnaire fasciste est fasciste. Un tortionnaire indéterminé est fasciste. Un tortionnaire communiste est fasciste. En somme, tout est fasciste, même les Schtroumpfs. C'est la schtroumpfisation du fascisme. C'est bien simple : « fasciste » est l'injure en premier recours de l'imbécile sans argument et l'injure en dernier recours de l'imbécile à bout d'arguments.

Paru en 1959, le livre de Paul Sérant n'est pas fait pour eux. Il aura fallu attendre près de soixante ans pour le voir rééditer, assorti d'une préface pour le moins magistrale du professeur Olivier Dard. Il déroule la genèse et l'échec du fascisme français à travers six écrivains

engagés jusqu'au cou dans la Collaboration. Six destins aussi contrariés que contrastés. Quoi de commun, en effet, entre la rusticité mystique et tellurique d'Alphonse de Châteaubriant, Prix Goncourt 1911 ; la juvénilité inentamée de Robert Brasillach ; l'élégance mêlée de nonchalance boudeuse de Pierre Drieu La Rochelle ; le classicisme un peu fané d'Abel Bonnard, académicien déchu et ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse de Laval, en 1942 ; les invectives inouïes de Lucien Rebatet, violoncelliste virtuose, mais qui se servait de son instrument comme d'une mitrailleuse, et l'éruptivité volcanique de Louis-Ferdinand Céline ? Pas grand-chose, surtout pour le cuirassier Destouches, qui demeure ici aussi un cas d'espèce (et c'est peut-être le seul intrus dans le livre de Paul Sérant).

Installé à demeure dans l'euphorie du désastre, « le chevalier Céline ou la première marche de l'Atlantide », ainsi que l'a appelé son petit-fils, Jean-Marie Turpin, vaticine seul au-dessus de l'abîme dans un monologue sourd où les Juifs ont pris une dimension cosmique. Du Danemark, puis de Meudon, il campe, nouveau Diogène, dans son personnage de chiffonnier d'une Apocalypse dont il aura été le pyro-

### Rebatet, le stradivarius du désastre



Rebatet était un atrabilaire avec des empoisonnements de sang. Son mépris obscurcissait à tous les coups son jugement, mais a élevé le polémiste au niveau de Barbey

d'Aureville et de Blay. Toujours en surchauffe littéraire, c'est cette dernière qui le conduisait à la surchauffe politique. Il se grisait de mots tout en réclamant de l'action, sans concevoir que c'était l'ivresse de son verbe prodigieux qui allaitment le foyer imaginaire. Tireur d'élite inégalé, il ne rêvait que de ballistique, de coups de force et de pelotons d'exécution. Il rassembla à un torcené retranché dans un fort Chabrol pavoisé aux couleurs nazies, d'où il tira sans sommation sur tout ce qui ne bougeait pas : les vichysois, les attentistes, les maurrassiens, qui, pareils à l'âne de Buridan, ne savaient que choisir entre le picotin d'avoine allemand et le seau d'eau gaulliste. Ce qui valut à l'Action française d'être rebaptisée par lui « l'raction française ».

F. B.



Membre d'un réseau de résistance, Paul Sérant (1922-2002) ne renia jamais ses amitiés et admirations de jeunesse, à commencer par Robert Brasillach. Ici, en 1972, lors de la remise du Prix Sévigné pour sa *Lettre à Louis Pauwels*. Sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être.

technicien en chef. C'est le Grand Délirant qu'on écoute médusé dans les termes mêmes qu'a consignés Jacques Benoist-Méchin dans *À l'épreuve du temps*: la « sibylle de la rue Girardon » qui nous a « transmis son cauchemar comme une maladie contagieuse ».

### Le fascisme français ? Un rejet de greffe

Il en va tout différemment des cinq autres. Fascistes, ils le furent jusqu'au bout, et on ne peut comprendre leur itinéraire si on oublie le substrat romantique, féodal, prémoderne, aristocratique et anti-matérialiste qui les a conduits à faire ce choix. C'est le sujet du livre de Paul Sérant (1922-2002). Les lecteurs d'*Éléments de l'Action française* (réédités l'an dernier par Pierre-Guillaume de Roux) et celui de *La France des minorités* (1965), moins le romancier des *Inciviques* (1955), qui retrace l'histoire de jeunes gens engagés dans la Milice. C'est lui pourtant qui a nourri ce *Romantisme fasciste*. La familiarité de Sérant avec l'univers mental du fascisme, lui qui fut résistant – ce qui ne l'empêcha pas de côtoyer et d'admirer Brasillach –, est sans faille. Là où la plupart des historiens se croient obligés d'ajouter au jugement de l'histoire leur propre condamnation vertueuse, lui ne se départit jamais d'un ton bienveillant. On regrettera seulement l'absence d'un

Jacques Benoist-Méchin, d'un Pierre-Antoine Cousteau et d'un Lucien Combelle, qui avaient au moins autant que Céline leur place dans cette histoire. Pour le reste, Sérant, qui préférerait laisser à d'autres le soin de dresser la typologie du ro-

### TOUT EST FASCISTE, MÊME LES SCHTROUMPFS. C'EST LA SCHTROUMPFISATION DU FASCISME. « FASCISTE » EST L'INJURE EN PREMIER RECOURS DE L'IMBÉCILE SANS ARGUMENT ET L'INJURE EN DERNIER RECOURS DE L'IMBÉCILE À BOUT D'ARGUMENTS.

mantisme fasciste, n'en a pas moins esquissé sa silhouette, par petites touches, signant un livre d'amitié d'une justesse de ton jamais prise en défaut, se contentant de mettre en garde, mais sans jouer au rabat-joie, les jeunes générations contre la tentation fasciste.

L'histoire du fascisme français est l'histoire d'un rejet de greffe. Et *Le romantisme fasciste* peut se lire comme le roman d'un échec à travers la vie de six personnages en quête d'auteur qui communiaient dans

### Drieu toujours parmi nous



L'histoire politique de Drieu s'est écrite à Charleroi et dans les Dardanelles pendant la Grande Guerre. C'est là qu'il a pris la « mesure de la France ». On ne lui

fera pas l'injure de dire qu'il n'a pas aimé son pays – peu d'hommes l'ont autant aimé que lui – mais il refusait de se payer de mots. Hanté par le malthusianisme français (en avance d'un siècle et demi sur ses voisins), il savait que le déclin démographique de la France la condamnerait à jouer les suppléants de l'histoire. C'est lui qui a posé le plus clairement la nécessité de dépassement du nationalisme. Mais les Européens n'étaient pas non plus épargnés. Le sombre et prophétique avertissement qu'il leur lançait en 1922 n'a pas vieilli : « L'Europe se fédérera, ou bien elle se dévorera, ou bien elle sera dévorée. » Et on sait combien elle s'est entre-déchirée et combien elle est occupée ! En dépit d'erreurs quasi préméditées, il fut le plus clairvoyant. On est sidéré par ses prémonitions. Dans des essais pourtant mal ficelés, il annonce comme un métronome la marche des événements. On songe en particulier à *Socialisme fasciste* (1934). Le choix de la collaboration avec l'Allemagne fut pour lui un choix par défaut et rapidement sans illusions. Jusqu'en 1940, il aura cherché à échapper, selon les mots de Paul Sérant, au « dilemme infernal : devenir communistes pour ne pas être allemands, ou devenir allemands pour ne pas être communistes ».

Ni lui ni Brasillach ne participeront à la farce de la fuite à Sigmaringen, en 1944, dont Céline s'est réchappé par un chef-d'œuvre. Pas un de ses procureurs ne peut prétendre à sa noblesse d'âme et à cette délicatesse ondoyante qui ne l'empêcha jamais de se soustraire aux règles de l'honneur.

F. B.

une même détestation de la bourgeoisie. Le monde bourgeois n'était pas seulement pour eux une antiquité, mais un mourant qu'on ne pouvait réanimer, tout au plus le couvrir d'une couronne de sarcasmes et de naphthaline. Ce que firent en leurs très jeunes années Brasillach et Rebatet dans *L'Action française*, mais ils se sentaient trop à l'étroit parmi « les éternels "genoux" de la droite, tant de nobles débris de tous les cocuages illustres du boulangisme, de la Patrie française, de l'Affaire, de la Chambre bleu-horizon », copieusement éreintés par Rebatet dans *Les décombres* (1942). « Nous ne voulions pas être les gladiateurs de la bourgeoisie et du conservatisme », ajoutait Brasillach dans

## Brasillach, le printemps du poète



Si le fascisme français a un âge, c'est celui de Brasillach et d'une adolescence qui ne veut pas finir. Le fascisme, c'était pour lui « une poésie, et la poésie

même du XX<sup>e</sup> siècle (avec le communisme, sans doute) ». Elevé dans l'antigermanisme de l'Action française, il passera d'abord par l'Italie mussolinienne et l'Espagne phalangiste de José Antonio, avant d'entreprendre le voyage en Allemagne. Sa candeur devant les grandes messes nazies – les oriflammes qui claquent, les torches zébrant la nuit de Nuremberg – ne laisse pas de surprendre. C'est Peter Pan dans le château de Barbe-Bleue. Lui aussi perdra ses illusions. Son départ de *Je suis partout* lui vaudra l'accusation de décalisme de la part des ultras de la Collaboration. Devant la mort, nouveau Chénier, aussi bouleversant que l'ancien, il retrouva une espérance vieille de 2000 ans.

F. B.

## Abel Bonnard, ou le français retrouvé

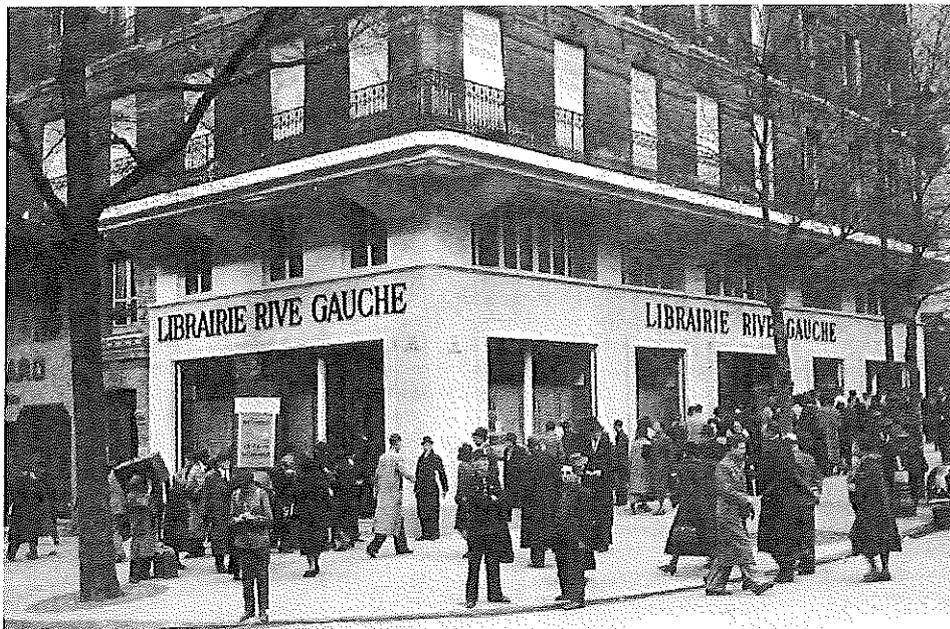


Abel Bonnard, qui pouvait en remonter aux meilleurs sinologues sur l'Empire du Milieu et dont le *Saint-François d'Assise* se détache nettement parmi toutes les vies du

*Poverello*, eut droit à tous les sobriquets. *Les modérés* (1936), du nom de son chef-d'œuvre, ne l'ont pas épargné. Il écrivait dans un français si ciselé que le souvenir s'en est perdu depuis trois siècles. À feuilleter sa bibliographie, on en vient même à se demander si ses livres impeccables sur l'amitié et l'amour ne répondent à l'une de ces questions que les Académies de Dijon ou de Berlin soumettaient au XVIII<sup>e</sup> siècle aux contemporains de Rousseau et de Rivarol. De l'auteur du *Journal politique national*, il a du reste hérité l'art de l'épigramme. Condamné à mort par contumace, il s'est réfugié à Madrid dans une nuit espagnole qui s'est refermée à jamais sur lui.

F. B.

*Notre avant-guerre* (1941). La République, c'était pour eux les noces de Monsieur Homais et de Monsieur Prudhomme, du pot-au-feu et des jeux de cartes, de l'Anis Pernod et des chéquards, du Front populaire et des comices agricoles. Ils aspiraient à une vie plus large, par-delà la vieille droite et la vieille gauche. « Je hais les mots menteurs de droite et de



La librairie Rive Gauche, à l'angle de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, à Paris, sous l'Occupation. Souvent plastiquée, dirigée par Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach, elle a été un des hauts lieux de la collaboration intellectuelle.



Des Normaliens peu ordinaires, promotion 1928. Robert Brasillach (2<sup>e</sup> en partant de la gauche), Maurice Bardèche au premier plan, Thierry Maulnier tout à droite.

gauche», confiait Drieu. Leur amour de l'ordre n'interdisait pas un fond d'anarchisme (« Au fond, nous sommes des anarcho-fascistes », avouait Brasillach dans les derniers mois de l'Occupation). Et leur socialisme allait de Proudhon à Sorel et de Sorel à Mussolini. Au lieu de l'« égalisation par le bas » des marxistes, l'« égalisation par le haut » des fascistes, selon les mots de Sérant, dans un enchaînement du social et du national.

Mais bien plus qu'une théorie, le romantisme fasciste a été une esthétique et un défi, une mystique et une praxis, de la volonté, du sang, de la race – et souvent du racisme. Mystique du chef également, quand bien même le fascisme français a

présenté la particularité, précise Sérant, « d'être un fascisme sans chef ». Ni chef ni parti, seulement un journal, *Je suis partout* – et l'on comprendra pourquoi ce fut d'abord une aventure littéraire.

### Les dieux de la jeunesse

Enfin, et c'est le plus important, le fascisme romantique a été le grand mythe de la jeunesse, bien plus que le communisme. Raison pour laquelle c'est un objet politique qui a mal vieilli. Car la jeunesse n'a pas seulement été la condition nécessaire du fascisme, elle en a été la condition suffisante. De cause efficiente, la voici donc élevée au rang de cause finale. Le paradoxe de ce mythe, c'est qu'il aura coïncidé en France avec un autre mythe politique, celui du vieux sage expérimenté, Pétain (84 ans en 1940), avatar de Cincinnatus, l'une des quatre figures du « Sauveur » mises à jour par Raoul Girardet dans son irremplaçable *Mythes et mythologies politiques* (1986), là où les fascistes attendaient *Tête d'or* de Claudel. Cette attente fiévreuse est frappante chez Brasillach. À relire certains de ses textes, à soixante-dix ans de distance, on éprouve parfois le sentiment étrange d'y déceler des traits qui ressurgiront en 1968 – le débraillé en plus. C'est la même fièvre collective, la même juvénile passion pour les rassemblements de masse, la même conviction qu'il faut changer la vie *hic et nunc*, la même magie invocatoire et per-

formative des mots. Il y a quelque chose de profondément troublant dans cette période de l'Occupation que Patrick Buisson a magnifiquement fait ressortir dans ses *Années érotiques*. Sous les pavés, la plage. Sous les blindés, le mirage d'une société régénérée par un idéal de camaraderie et plus encore de fraternité, car on est ici dans l'univers des frères, pas des pères, et les pères ont certes failli, mais bons ou mauvais eux seuls sont porteurs du principe généalogique qui assure la transmission de toute chose.

Si ce romantisme fasciste a suscité une critique implacable, ce n'est pas celle de Maurras, aveuglé par sa germanophobie, mais bien celle de Carl Schmitt, comme nous l'a récemment rappelé Alain de Benoist – qui a du reste signé la bibliographie de Paul Sérant clôturant *Le romantisme fasciste* – dans *Nouvelle École*. Schmitt s'est intéressé très tôt à ce qu'il a appelé le *Romantisme politique*, titre de son ouvrage paru en 1919. Le sujet romantique, c'était pour lui l'homme des engouements trompeurs et successifs qui cherche à sauvegarder son « moi » pur et authentique dans un monde impur et frelaté en se réfugiant dans l'utopie. Ce qui le rend étranger à la politique. Parler de « romantisme politique » était pour Schmitt une contradiction dans les termes (Schmitt oublie le rôle éminemment politique des grands bardes romantiques, Adam Mickiewicz, Yuk Karadzić, Mihai Eminescu, dans le réveil des

nationalités en Pologne, Serbie et Roumanie au XIX<sup>e</sup> siècle). Et de délivrer sa terrible définition du romantisme comme « occasionnalisme subjectivisé, ce qui signifie que dans le romantisme le sujet romantique traite le monde comme un prétexte ou une occasion de sa productivité romantique ». Ce qui fait d'un tel homme, pris dans un champ de tensions contraires, une créature susceptible de glisser du fascisme au communisme, de l'irrégion à la crise mystique, du jour à la nuit, et réciproquement.

Ultime impasse du romantisme fasciste : le nationalisme. Le nationalisme était à la fois l'ingrédient principal du fascisme et ce que le fascisme, du moins dans sa version française, aspirait à dépasser dans une introuvable Internationale fasciste. Vœu pieux. « Moins heureux que les stalinien, nous avons bâti une sorte d'universalisme fasciste, sans même écouter la voix du docteur Goebbels parlant du national-socialisme

comme d'un article qu'on n'exporte pas », confessait Lucien Combelle dans ses *Prisons de l'espérance* (1952). Le même Combelle découvrant stupéfait, en prison, qu'il n'y avait au fond que très peu de véritables fascistes. Combien de divisions ? Une poignée d'hommes en vérité. Il n'empêche : s'ils furent le petit nombre, ils n'en étaient pas moins élus – dans la malédiction. À défaut de plaider pour leurs idées, leur courage plaide pour leur sincérité. Ils ont

**EN PRISON, LUCIEN COMBELLE DÉCOUVRE STUPÉFAIT QU'IL N'Y A AU FOND QUE TRÈS PEU DE VÉRITABLES FASCISTES. COMBIEN DE DIVISIONS ? UNE POIGNÉE D'HOMMES. S'ILS FURENT UN PETIT NOMBRE, ILS N'EN ÉTAIENT PAS MOINS ÉLUS – DANS LA MALÉDICTION.**



© André Zucca / BHP

Années érotiques... Paris en couleurs d'André Zucca, extrait de l'exposition « Les Parisiens sous l'Occupation », qui fit scandale en 2008.

brûlé leurs vaisseaux, sans jamais rien céder au confort, et laissé quelques-uns des plus beaux textes du XX<sup>e</sup> siècle dont ils furent assurément les enfants terribles. ▶

Paul Sérant, *Le romantisme fasciste*, Pierre-Guillaume de Roux, 360 p., 28 €.

1. Cf. son étude panoramique consacrée à « Maurras et le romantisme », in *Nouvelle École*, n°66, 2017, qui excède si largement son sujet qu'elle en devient une histoire du romantisme et de l'anti-romantisme.

## L'autre Châteaubriant



La gerbe des forces, qui évoque le voyage outre-Rhin, en 1936, d'Alphonse de Châteaubriant, hobereau et sourcier, semble tomber de nulle part.

C'est en homme envoûté qu'il revint du pays de *L'anneau du Nibelung* : voyant Hitler pareil à un mage, comme Romain Rolland – dont il fut si proche et qui le sauva en 1944 d'une mort certaine – voyait dans Staline une sorte de Mahatma Gandhi à moustaches. Même aveuglement lyrique, même angélisme cosmique, mêmes superlatifs. C'est la germanophilie christique du Renan des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, mais après la nuit des Longs Couteaux.

F. B.

## Jean Turlais, la confession d'un enfant du siècle

Olivier Dard a joint en annexe de son *Romantisme fasciste* un texte manifeste bref et somptueux. « Introduction à l'histoire de la littérature "fasciste" » de Jean Turlais, tué en 1945 alors qu'il combattait dans la 2<sup>e</sup> DB en Alsace – après avoir été milicien. Adieu altier qu'aucune âme bien née ne peut lire sans tressaillir : d'une densité extraordinaire, chargé de foudre et de noire poésie, qui délimite parfaitement le champ d'étude de Paul Sérant, le fascisme comme esthétique. « Ce mal du siècle, le fascisme ». Jean Turlais nous rappelle combien ce sont les mythes, les symboles, le verbe qui sont les forces agissantes de l'histoire. « Le fascisme renoue avec la grande tradition agonale de l'humanisme européen », écrit-il. Son article exaspéra Lucien Combelle, qui recommanda à son auteur d'aller « renifler l'odeur de certains taudis ». Il n'en annonce pas moins le Sanders du *Hussard bleu* cher à Roger Nimier, qui « préfère rester fasciste, bien que ce soit baroque et fatigant ».

F. B.

Nous reviendrons plus en détails sur ces deux personnalités qui chacune à leur manière, ont apporté leur pierre à la défense de l'œuvre de Brasillach mais également comme successeurs de celle de M. Bardèche. Nous reproduisons ci-dessous les deux notices bibliographiques parues dans *Lectures Française* dans son numéro de décembre 2018.



**Robert FAURISSON** (Le 21 octobre, à Vichy, âge de 89 ans). Il était né en 1929, à Shipperton, en Angleterre (au Sud-Ouest de Londres), d'un père français et d'une mère écossaise. Il était professeur agrégé de lettres, spécialiste de Rimbaud et de Lautréamont. Puis, dans les années 1970-80 il a atteint une notoriété internationale en raison de ses écrits et prises de position concernant les conditions des prisonniers dans les camps de concentration en Allemagne (en particulier la « question des chambres à gaz »). Il fut, de ce fait, taxé de révisionniste ou de négationniste. Tout a commencé lorsqu'il publia un article intitulé *Le problème des chambres à gaz* dans le n° 1978, de la revue *Défense de l'Occident*, dirigée par Maurice Bardèche, article dans lequel il reprenait les thèses de Paul Rassinier (revenu de déportation sur un brancard), auteur d'un livre célèbre, *Le Mensonge d'Ulysse*. Peu après, en décembre 1978, parut un article dans *Le Monde* sous le titre « le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz ». Il s'en est suivi une campagne de presse sans ménagement ponctuée d'une série de condamnations, la première en 1981, puis en 1991, 1998, 2000, 2006, 2016, sans compter les agressions physiques dont le professeur Faurisson fut l'objet. Ne nous y attardons pas, ces épisodes relayés par la media, on été répétés à satiété.

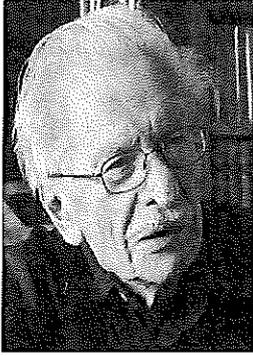
En revanche, il nous paraît important et intéressant de nous arrêter quelques instants sur le nom de Paul Rassinier mentionné ci-dessus, dont Faurisson peut être considéré comme un « disciple ». Né en 1906, il fut militant pacifiste dans les années d'après-guerre, puis entraîné au parti (Buchenwald, puis Dora) en 1943. Rentré vivant, mais très diminué (déclaré invalide à 100%), il entreprit une œuvre de révision des thèses et témoignages « officiels » de l'époque dans un certain nombre de livres : *Le Mensonge d'Ulysse* (1950), *le Parlement aux mains des banques* (1955), *Le Procès Eichmann* (1962), *Le Drame des Juifs européens* (1964) et *L'Opération Vicair* (à propos des calomnies répandues contre le pape Pie XII, 1965). Bien évidemment, ceci ne plut pas du tout aux censeurs tout puissants qui déclenchèrent contre lui une violente campagne menée par des éléments extrêmement virulents émanant des sphères progressiste et communistes. Quand il mourut, en 1967, son éloge funèbre fut prononcée par Maurice Bardèche (beau-frère de Robert Brasillach).

Revenons à Faurisson qui, lui aussi, a écrit un certain nombre de livres tant dans le domaine de son enseignement universitaire que pour exposer ses thèses de révision de l'histoire :

- *A-t-on lu Rimbaud ?* (Éd. Pauvert, 1961, rééd. La Vieille Taupe, 1991).
- *La clé des Chimères et autres chimères de Nerval* (Éd. Pauvert, 1977).
- *A-t-on lu Lautréamont ?* (Éd. Gallimard, 1972).
- *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire* (Éd. La Vieille Taupe, 1980).
- *Écrits révisionnistes* (Édition privée hors commerce, 2000 pages) : Tome I (1974- 1983, 482p.) – Tome II (1984, 1989, 480p.) – Tome III (1990, 1992, 552p.) – Tome IV (1993-1998, 528p.).

P.S. Sur le professeur Faurisson, la meilleure information a été donnée par l'hebdomadaire de l'opposition nationale et européenne : *Rivarol*. Voir en particulier son n° 3350 daté de 31/10/2018 et titré « Numéro spécial d'hommage ». Les articles de Theil, du Professeur Arthur Butz, de René-Louis Berclaz et Hannibal.

Ce numéro de *Rivarol* peut être demandé au prix de 4 £ à l'adresse suivante : 19 avenue d'Italie, 75013 Paris.



**Gaston-Armand AMAUDRUZ** (le 7 septembre, âgé de 97 ans). Né à Lausanne, le 21 décembre 1920, il effectua des études universitaires en sciences politiques, puis se découvrit, à la fin de la guerre de 1939-45, une passion pour la politique, dont le facteur déclenchant fut le Procès de Nuremberg. En 1951, il participa au premier congrès du Nouvel Ordre Européen, dont l'organe de propagande fut *Le Courrier du Continent* (qui paraît toujours aujourd'hui), Amaudruz en fut un des principaux responsables et en devint assez rapidement le directeur et principale rédacteur.

Bien évidemment ses positions très affirmées lui valurent d'être remercié de ses places de travail professionnel à plusieurs reprises, d'autant plus que des poursuites judiciaires l'ont condamné à des peines de prison, au motif de « dérives idéologiques » !

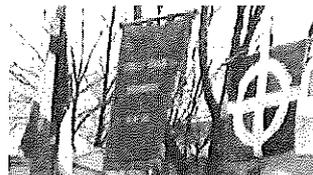
Il entretenait des relations suivies avec notre fondateur Henry Coston et de ce fait citait régulièrement notre revue dans son bulletin, ce qui malheureusement n'a pas continué après son départ !

En février 2014, après plus de soixante années de militantisme, il donna sa dernière contribution à la rédaction du *Courrier du Continent* (n° 554). Depuis cette date, le bulletin est dirigé par son ami, René-Louis Berclaz (Éditions Cassandra, Case postale 141, CH - 3960 Sierre).

Amauduz a publié trois ouvrages : *Ubu justicier au premier procès de Nuremberg* (Paris C. de Jonquières, 1949 avec préface de Pierre Hofstetter. Réédition Éd. Akribéia, 2008) Pour dénoncer la justice des vainqueurs : « J'ai estimé inacceptable cette vengeance de vainqueurs sur les vaincus ; ce qui m'a poussé dès 1946 à en écrire les premiers articles ».

- *Nous autres racistes : le manifeste social-raciste* (Montréal-Lausanne, Éditions Celtiques, « Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales », 1971 ; réédité en 1988).
- *Les peuples Blancs survivront-ils ? Les travaux du Nouvel ordre européen de 1967 à 1985* (Éditions Celtiques, « Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales », 1987).

*Lectures Françaises*, n° 740 décembre 2018



Le Cercle Franco-Hispanique vous invite  
**Samedi 9 février 2019,**  
à venir vous recueillir à 10 h 30 sur les tombes de  
**Robert Brasillach et Maurice Bardèche**  
Cimetière de Charonne, 119 rue de Bagnolet, Paris 20<sup>e</sup>  
Cette cérémonie sera suivie à 13 h  
d'une messe à l'intention des morts du 6 février 1934,  
Chapelle Notre-Dame de Consolation, 23 rue Jean Goujon, Paris 8<sup>e</sup>  
et d'un repas sur inscription : [cfh.grimaldi@free.fr](mailto:cfh.grimaldi@free.fr)

## INDEX

### du *Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach*, n°145, Printemps 2019

#### Auteurs :

Bardèche (Maurice) : 145/11-13  
Bergeron (Francis) : 145/31 ; 145/32  
Bouclier (Thierry) : 145/4  
Bousquet (François) : 145/34-37  
C. (J.-P.) : 145/18  
Chabannes (Jacques) : 145/29  
Delcroix (Éric) : 145/33  
Delcroix (Monique) : 145/30-31  
Dudan (Pierre) : 145/3  
Galic (Camille) : 145/32  
Junod (Philippe) : 145/2 ; 145/7-10 ; 145/14-17  
Le Pape (Anne) : 145/5-6  
Le Pen (Jean-Marie) : 145/31  
Lorans (abbé Alain) : 145/31  
Magallon (Xavier de) : 145/3  
Maulin (Olivier) : 145/22  
R.D. : 145/19  
Robert (Arnaud) : 145/22 ; 145/25  
Sanders (Alain) : 145/21  
Spieler (Robert) : 145/24-25 ; 145/27 ; 145/28  
Tellier (Louison) : 145/6  
Therault (Robert) : 145/3  
Vilgier (Philippe) : 145/31 ; 145/33

#### Noms :

Amaudruz (Gaston-Armand) : 145/39  
Bonnard (Abel) : 145/36  
Brigneau (François) : 145/31-33  
Châteaubriant (Alphonse de) : 145/37  
Drieu la Rochelle (Pierre) : 145/35  
Faurisson (Robert) : 145/38-39  
Le Pen (Jean-Marie) : 145/30-31  
Madiran (Jean) : 145/31-33  
Rebatet (Lucien) : 145/34  
Syndicat des journalistes et écrivains : 145/18  
Turlais (Jean) : 145/37

#### Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

ARB (dîner-débat du 6 février 2018) : 145/5-6  
ARB (70 ans) : 145/14-17  
Arènes d'Avanches : 145/7-10  
Cercle Franco-Hispanique (cérémonie du 9 février 2019 au cimetière de Charonne) : 145/39  
Pardès (Éditions) (prospectus) : 145/20 ; 145/23 ; 145/26  
Rive Gauche (La) : 145/33  
Théâtre du Nord-Ouest : 145/6  
Théâtre Moderne : 145/13

#### Médias audiovisuels et Internet :

"Bd Voltaire" (27 août 2017) : 145/4  
"jeune-nation.com" : 145/19  
"quidhodieagisti" (mars 2010) : 145/29

#### Titres :

*Altair* (juin 2018) : 145/3  
*Avant-Scène (L')* (n°523, 1<sup>er</sup> août 1973) : 145/1 ; 145/11-13  
*Conquérante (La)* (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2018) : 145/19-21  
*Éléments* (n°169, janvier 2018) : 145/34-37  
*Enfant de la nuit (L')* (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2016) : 145/29  
*Fils de la nation. Mémoires* (Jean-Marie Le Pen ; Éditions Muller) : 145/30-31  
*Lectures Françaises* (n°707, mars 2016) : 145/17  
*Lectures Françaises* (décembre 2018) : 145/38-39  
*Liv'Arbitres* (n°25, hiver 2018) : 145/22  
*Marchand d'oiseaux (Le)* (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2017) : 145/22-25  
*Monde (Le)* (7 février 1970) : 145/4  
*Présent* (3 novembre 2018) : 145/6  
*Présent* (6 septembre 2018) : 145/7-10  
*Présent* (6 octobre 2018) : 145/21  
*Présent* (H.S. « Brigneau et Madiran », janvier-février 2019) : 145/31-33  
*Reine de Césarée (La)* (Robert Brasillach) : 145/6-13  
*République amnésique (La)* (Thierry Bouclier ; Éditions Terra Mare) : 145/4  
*Rivarol* (n°2869, 30 janvier 2019) : 145/14-17  
*Rivarol* (n°3297, 20 septembre 2017) : 145/24-25  
*Rivarol* (n°3291, 20 juillet 2017) : 145/28  
*Rivarol* (n° 3279, 30 mars 2017) : 145/29  
*Romantisme fasciste (Le)* (Paul Sérant ; Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2018) : 145/34-37  
*Six heures à perdre* (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2016) : 145/17-19  
*Terre & Peuple* (n°75, printemps 2018) : 145/19  
*Valeurs actuelles* (16 novembre 2017) : 145/22  
*Voleur d'étincelles (Le)* (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2017) : 145/25-28.